3 1761 07965840 7

PQ
1954
A7A65

FAYEL,

TRAGÉDIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fayeltragdie00arna

LF
A 74447

FAYEL,

TRAGÉDIE,

Par M. D'ARNAUD.

..... *Furit, æstuat, ardet.*

369201
22.7.39

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PQ
1954
A7A65

PRÉFACE.

QUELQUES perſonnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'inſuffiſance de mes talents, auront pu reſſerrer mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obſcurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carriere qu'on m'approuve d'avoir ouverte, & j'ai eu la préſomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers Eſſais, m'a inſpiré une eſpece d'audace dont je voudrois bien que le ſuccès contribuât au profit de l'art. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des eſprits plus éclairés que moi ſçauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & ſi l'on retranche cette légere ſatisfaction de l'amour-propre, quelles ſeront les récompenſes de l'homme de lettres ? où ſera

le puiſſant aiguillon qui l'excite à ſe priver de tous les plaiſirs & à braver ſouvent l'ingratitude de ſes contemporains, & preſque toujours l'oubli de la poſtérité ?

La récompenſe de l'homme de Lettre.

J'ai donc oſé paſſer du *genre ſombre* au *genre terrible* ; c'eſt le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant ſans contredit un des plus puiſſants reſſorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les ſeuls Anglais après eux, dans quelques ſçenes, nous ont expoſé de magnifiques tableaux de ce genre ſi *tragique* & ſi vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de perſonnes inſtruites n'ont eu juſqu'ici la force que de dire tout bas, & duſſions nous armer contre nous la malignité de la cenſure, ſçachons préférer la vérité à ces timidités de convenance qui ſont ſi nuiſibles aux progrès des arts.

Le genre terrible.

Corneille aſſurément eſt le créateur du théâtre Français ; il a parcouru la carriere la plus brillante ; il eſt admirable dans la variété, la fécondité & la profondeur des caracteres, dans l'énergie de l'expreſſion, la nobleſſe des ſentiments : mais ce grand homme, ne craignons point auſſi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique ? Ces diſcuſſions politiques

Corneille a-t-il atteint le but de la tragédie ?

ces tiſſus de maximes qui ſont tant de tort à la vivacité du dialogue, ces raiſonnements approfondis ſur la nature des gouvernements; les vaſtes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine préſentée ſous tant de faces, tous ces moyens ſi ſublimes d'ailleurs & qui reſpirent toute la vigueur d'un génie inimitable, ſont-ils bien de l'eſſence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des paſſions, n'agir que par des mouvements décidés & rapides, & je ne vois que le cinquiéme acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'eſt là qu'il ſe rend maître de moi, me fait craindre, friſſonner; je ſuis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleverſement des ſens, tous ces divers orages qui doi-

Le cinquiéme Acte de Rodogune un des plus *tragiques* qui ſoient au théâtre.

Ces tiſſus de maximes. C'eſt cette fureur de débiter ſans ceſſe des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois inſupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du ſublime, au lieu que l'autre n'eſt qu'un froid raiſonneur, qui par cette étrange manie de vouloir *faire de l'eſprit* répand de la glace ſur les ſcènes les plus heureuſes. Il faut pourtant excépter des drames auxquels nuit cette froideur *raiſonnée* qui fait le caractère diſtinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Eſſex, & ſurtout la premiere pièce.

vent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, &c. A ce flux & reflux de mouvements contraires, à cette mer soulevée, si l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnais l'empire du poëte tragique.

Racine a-t-il été plus tragique ?

Où Racine a-t-il déployé la majesté du *terrible* ? La magie de son style nous entraîne; il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche; il charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la représentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que sont ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon plus tragique que Corneille & Racine.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène le *caractere propre* de la tragédie: mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé & qu'en un mot il ne se soit pas interrogé sur toutes les

richeſſes *tragiques* qu'il poſſédoit. Son Atrée eſt ſans doute le drame qui approche plus de ce genre *terrible*; le caractere principal eſt d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons auſſi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis ſi long-tems & qui eſt exécutée à froid, inſpire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double reconciliation acheve de rendre ce perſonnage révoltant; quelques beautés qu'il renferme, il inſpire une eſpece de dégoût; applaudiſſons nous au reſte de ce ſentiment: il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramene toujours à cette ſenſibilité, à cette compaſſion ſi précieuſe pour l'ame & qui a été déſignée dans ces vers:

. . . . La pitié dont la voix,
» Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix.

Au lieu qu'on eſt tenté de pardonner aux premiers mouvements de la paſſion; on reconnait la

---

Son Atrée eſt ſans doute. Quand on dit que l'Atrée eſt la piéce qui approche le plus du genre *terrible*, on entend l'enſemble de l'ouvrage. Aſſurément le IVme. Acte de Mahomet eſt du plus grand tragique que nous connaiſſions: mais le *terrible* n'eſt pas le caractère de la piéce, ce ſont des beautés d'une autre eſpéce, &c.

nature de l'homme ; on ſe reconnait ſoi-même, & un perſonnage, qui ſe trouve dans cette ſituation, excite toujours l'intérêt.

C'eſt donc ce premier tranſport de la vengeance, cet effort de la nature aux priſes avec une des paſſions les plus cruelles, lorſqu'elle eſt animée par la jalouſie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable ſujet de FAYEL. Rien en effet de plus vraiment *tragique* ; rien de plus propre à ces grands développements qui ſont l'ame du drame ; les rôles de Rhadamiſte & d'Othello, quelque beaux qu'ils ſoyent, ſont inférieurs à celui de FAYEL ; les convulſions de la fureur, l'excès monſtrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'eſperer pour le bonheur de l'humanité ;) les tourments continuels, qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractere que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâ-*

FAYEL. Le ſujet peut être le plus tragique.

Rien en effet de plus vraiment tragique. Il y a plus de quinze ans que j'en compoſai le plan avec celui du COMTE DE COMMINGE & d'un autre Drame que je donnerai inceſſamment, & dont la fable n'eſt pas moins ſuſceptible d'énergie & de pathétique.

trale ; c'eſt Milon le Crotoniate dont les ſouffrances ſe font ſentir ſous le ciſeau du Puget, & attachent l'œil du ſpectateur. Le dernier degré de perfection qui ſe rencontre dans ce perſonnage, c'eſt comme je l'ai déjà obſervé, qu'on ne peut lui refuſer le ſentiment de la compaſſion, ſentiment qu'on eſt bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage : ce mari furieux ſouffre encore plus que la triſte victime de ſa jalouſie. Quelle excellente morale nous offre le ſupplice d'un cœur qui eſt ſon propre bourreau ! Voilà de ces caracteres qu'Ariſtote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne ſçache qu'Oroſmane qui ait quelque reſſemblance avec FAYEL ; encore lui eſt-il inférieur pour l'activité des mouvements & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel ſujet que la touche puiſſante de M. de Voltaire. Que n'ai-je pu le rendre avec le méme enthouſiaſme que je l'ai conçu !

Je ne m'arrêterai pas autant ſur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richeſſe de ſon pinceau, en préſentant ſous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la

Caractere touchant de GABRIELLE DE VERGI.

douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendriſſante contraſte admirablement bien avec le grand ſpectacle des fureurs de FAYEL ; d'ailleurs on eſt ſûr d'attacher, lorſqu'on expoſe les combats de la vertu, luttant contre un ſentiment auſſi naturel que l'amour.

VERGI. Caractere d'un de nos anciens chevaliers.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre paſſion que l'honneur ; il eſt aiſé pourtant de diſtinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendreſſe paternelle.

RAOUL DE COUCI. Caractere d'un jeune paladin.

Le caractere DE COUCI auroit eu encore beſoin d'une touche délicate & brillante ; j'aurois deſiré donner une idée de cet eſprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce ſingulier alliage d'attachement à la religion qui alloit ſouvent juſqu'au fanatiſme, & *d'amour pour les dames* dont l'excès conduiſoit quelquefois au ſublime égarement de Don Quichotte. Il eſt vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille nobleſſe, & qu'elle fait encore, ſans qu'on s'en apperçoive, la baſe du caractere national : nous en voyons mille exemples ; il n'y a per-

La chevalerie a produit peut-être les plus belles actions des Français.

ſonne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croiſades, ne ſe ſente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaiſir ne goûtons nous pas à voir tranſporter Luſignan ſur notre ſcène! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaiſes?

» Je combattois, ſeigneur, avec Montmorenci,
» Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci.

Nous aimons à entendre Tancrede dire à ſes écuyers:

» Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés:
. . . . . .
» Que mes armes ſans faſte, emblême des douleurs,

Melun, Deſtaing, &c. On ne ſçauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale*; la poëſie rentre alors dans toute la dignité de ſon origine, & l'auteur dramatique devient le dépoſitaire des faſtes de ſes concitoyens, le hérault de leur gloire; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languiſſantes en élevant ſur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'eſt ainſi que le ſpectacle peut devenir utile, & produire de grands effets; il eſt vrai qu'il ne ſeroit pas auſſi divertiſſant que l'Opera-Comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

» Telles que je les porte au milieu des batailles,
« Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs
» Soyent attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.
» Conſacrez ma deviſe, elle eſt chere à mon cœur :
» Elle a dans les combats ſoutenu ma vaillance,
» Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance ;
» Les mots en ſont ſacrés : c'eſt *l'amour & l'honneur.*
» Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place,
» Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
» Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu.

Ce vernis de chevalerie eſt une ſource de beautés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui réſultoient de cette Tragédie, c'eſt-à-dire que je ſuis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter, en m'applaudiſſant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon ſujet.

Rejette les acceſſoires.

Je ne ſçais ſi l'on approuvera la loi que je me ſuis impoſée, de rejetter le moindre *acceſſoire*. Je

---

Rejetter le moindre acceſſoire. Je ſuis preſque convaincu que ſi l'on dépouilloit la plûpart de nos piéces de théâtre de tout cet eſprit, qui ſurcharge le ſujet, il ne reſteroit peut-être pas deux cent vers qui appartinſſent réellement au fond du drame ; en-

n'ignore pas que la mode, recherche ces faux ornemens, qu'on acquiert par-là des ſuccès éphémeres : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien ſenſible à cette ſorte de réputation ? J'avois aſſurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuſes déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croiſades : j'ai cru qu'il falloit ſacrifier les détails brillants & conſerver davantage la vérité du ton & l'heureuſe ſimplicité des caracteres, faire oublier le poëte & le *raiſonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, &c, comme ils ont dû parler en effet dans le ſiécle où ils vivoient. Par ce moyen, le coſtume de mœurs eſt mieux obſervé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faſte théâtral, qui n'eſt que l'abus & l'indigente bouffiſſure de l'art, en devient plus intéreſſant & mene plus ſûrement au but que l'auteur doit s'être

---

çore une fois, liſons, reliſons Clariſſe ; voilà le modele que nous devons avoir ſans ceſſe devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la néceſſité des moyens, pour la correſpondance des ſcènes, pour la ſobriété des *acceſſoires*, &c.

propoſé. C'eſt là le mérite des anciens, ſurtout des Grecs. Il eſt vrai que des beautés, qui ne ſont point détachées, marquent moins : mais l'enſemble d'une piéce dégagée de ce luxe de l'eſprit, eſt bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puiſé la richeſſe du rôle de Phédre, cette effuſion de ſentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, ſi ce n'eſt dans l'attention ſcrupuleuſe qu'a eu ce grand homme de ne point prêter à ce caractere des traits étrangers ?

J'ai ſuivi pour mes actes la même diſpoſition que dans COMMINGE & dans EUPHEMIE. Aumoins puiſqu'on s'eſt aſſervi à cette diſtribution puérile, ne faut-il pas la ſoumettre au compas & à l'équierre ; mes premiers actes ſont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'eſt pas l'action qui a été mon eſclave ; tous les gens ſenſés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une paſſion en cinq morceaux, & enſuite de jetter dans cette diviſion artificielle une égalité de proportions, comme ſi toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue ; nous faiſons à-peu-près à l'égard de

Sur les actes.

nos

nos actes, comme ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, & qui, en les mutilant, raccourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la rempliſſoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bizarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter? C'est ce que je prens la liberté de demander à nos littérateurs.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours observé que la nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance, de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets*: encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une maladresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflam-

Parcimonie de passions dans nos drames.

més, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outre paſſent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard ſe répand avec plus de douceur & d'attendriſſement dans notre ame. Le ſentiment préférera le *babil ſublime* de Neſtor, au farouche laconiſme d'Ajax & de Philoctete. Je ne ſuis pas étonné que bien des perſonnes ſenſibles reviennent plus ſouvent à la lecture de l'Odyſſée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poëmes n'a pas la chaleur, l'impétuoſité du ſecond: mais il eſt plus touchant, plus à la portée de l'homme; on y retrouve plus ſon cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous eſt cher & précieux à notre faibleſſe; nous admirons les héros: nous converſons avec nos amis. Quelle eſt la raiſon qui nous ramene ſans ceſſe à Racine, à la Fontaine, ſi ce n'eſt ce développement continuel du

---

Ce développement continuel du ſentiment. Écoutons M. de Voltaire: »Gardons-nous, dit-il, de chercher dans un grand » appareil, & dans un vain jeu de théâtre un ſupplément à l'in» térêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, » ſçavoir faire parler ſes acteurs que de ſe borner à les faire » agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers » de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. » Malheur à qui croiroit plaire par des pantomimes avec des » ſoléciſmes, ou avec des vers froids & durs, pires que toutes

ſentiment, & cette richeſſe de vérité dont les autres écrivains en vers ſont ſi éloignés? Pourquoi les rôles ſubalternes d'Atalide, d'Aricie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte? C'eſt que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, ſans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux perſonnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne ſera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux qui n'appartiennent qu'à la parade: ce ſera en burinant profondément l'expreſſion, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modeles que nos maîtres nous ont laiſſés.

L'abondance éloquente de Racine fait ſon principal mérite.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir aſſez naturellement au degré précis de diſtinction qui ſe trouve

» les fautes contre la langue : il n'eſt rien de beau en au-
» cun genre, que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'hom-
» me de goût. L'appareil, l'action, le pittoreſque font un
» grand effet, ſans doute : mais ne mettons jamais le bizarre
» & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé à la place
» du ſimple. Que le décorateur ne l'emporte point ſur l'auteur;
» car alors au lieu de tragédie, on auroit la *rareté*, la *curioſité*, &c.

Quelle eſt la diſtinction de la *terreur* & de *l'horreur.*

entre la *terreur* & *l'horreur.* Je ne cacherai pas qu'il eſt difficile de tracer juſte cette ligne de ſéparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de ſpectacle, & que ces ſortes d'ouvrages ſont faits pour être expoſés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont ſouvent confondu ces deux impreſſions qui ſe touchent de bien près. L'épaule de Pelops ſervie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante ; ils ont ſoutenu la repréſentation de Térée, & de toutes les avantures atroces de la famille d'Oedipe ; ils n'ont point reculé d'effroi à l'aſpect de Médée égorgeant ſes enfants ; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant pluſieurs jours dans un ſombre ſilence le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye, & raſſaſiant ſa vengeance de ſang froid. Homere n'a pas héſité à nous montrer le difforme Polipheme dans l'intérieur de ſon repaire enſanglanté ; il

Les Anciens confondoient ces deux impreſſions.

De la famille d'Oedipe. Je ne comprens pas comment un ſujet auſſi révoltant, auſſi affreux qu'un enfant qui tue ſon pere, & qui devient le mari de ſa mere, a pu cauſer tant de plaiſir à un peuple ſenſible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce ſujet ſupportable.

ſemble même avoir pris plaiſir à s'appeſantir ſur les détails les plus révoltants. Son ſage imitateur, le poëte Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de ſuivre en cela ſon modele, & Cacus & ſon antre ne nous ſoulevent guères moins le cœur que le Cyclope & ſon horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-ils plus de force que les nôtres ? falloit-il des impreſſions plus vives, des ſecouſſes plus marquées pour exciter leurs ſenſations ? ou nos nerfs ſont-ils trop délicats ? Y a-t-il dans cette averſion pour des objets hideux dequoi nous féliciter ? ne devons nous pas appréhender plûtôt que cette ſenſibilité ſi aiſée à s'offenſer, ne faſſe tort parmi nous aux progrés du génie ? Ou ſommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût ? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé ſa nature, établi ſes limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde diſcuſſion : mais, lorſque je vois qu'à Londres on ne ſçauroit trop attacher la curioſité ſur de

Qu'eſt-ce que le goût ?

Je vois qu'à Londres. Othello étrangle ſa femme, & après l'avoir étranglée, il reſte aſſis ſur ſon lit ; le parterre de Paris, les loges lui crieroient : retire-toi bourreau. Les Italiens, & ce n'eſt pas ſans raiſon, font leurs délices de la lecture du

certains objets, & qu'à Paris, ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût qui eſt une énigme que l'on n'a point encore devinée.

S'efforcer d'écrire pour tous les hommes.

Il eſt pourtant du devoir d'un écrivain qui aſpire à étendre les bornes de ſon art, de chercher à plaire, s'il ſe peut, à tous les hommes; voilà le grand objet qu'il doit avoir ſans ceſſe devant les yeux. Cependant il eſt citoyen; ſes premiers regards tombent ſur ſes compatriotes; il veut auſſi mériter leurs ſuffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces ſentiments ſi oppoſés & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'eſt pas d'une facile exécution! Préſentons des exemples.

Je ſuppoſe que je vouluſſe donner au théâtre Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une ſcène ſi impo ante; je me garderois bien d'en retran her les Ombres; c'eſt ſans contredit le mor-

---

Dante; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque, & qui eſſuye enſuite ſes cheveux & ſa barbe enſanglantés; il eſt vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à ſa vengeance quelque choſe de ſon atrocité.

ceau le plus neuf & le plus ſublime de la pièce : mais je les ferois paraître à la faveur d'une obſcurité que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumiere; enſuite elles ſe perdroient dans les ténébres : je penſe qu'avec ces ménagements, notre parterre ſe plairoit à ce ſpectacle, & que l'effet ſeroit auſſi déterminé qu'il peut l'être.

Ce que l'on devroit faire en repréſentant Richard III. ſur notre théâtre.

C'eſt à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à pluſieurs fois le ſpectre du Pere ; il ne ſeroit qu'entrevu ; j'imagine que ſe montrant ainſi au ſpectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorſqu'il n'eſt apperçu que de ſon fils.

Faire la même choſe pour Hamlet.

Si j'expoſois Philoctete abandonné par ſes compatriotes dans l'iſle de Lemnos, il pouſſeroit des cris, il ſe traîneroit ſur la ſcène en accuſant les dieux,

Comment expoſer Philoctete ſur notre ſcène.

Je les ferois paraître à la faveur d'une obſcurité. Voici ce que penſe un de nos premiers écrivains dramatiques. » Je ne ſçais pas » même ſi on ne pourroit pas faire paraître Oedipe tout ſanglant, comme il parut ſur le théâtre d'Athènes. La diſpoſition des lumieres, Oedipe ne ſe montrant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenſer les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, & peu de déclamation dans l'auteur » les cris de Jocaſte & la conſternation générale des Thébains » pourroient former un ſpectacle admirable.

les Atrides, les Grecs, &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent & d'où découle un sang noir & épais.

Sçavoir rendre Médée même intéressante.

Médée sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants : je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils ; jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes ; Jason s'offriroit à sa vue, il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendroit, comme je l'ai dit, un de ses enfants dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses pieds, Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler ? approche, sois sans pitié. Tu vois tes attentats, oui c'est toi qui as commis tous mes crimes ; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature ! oui barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant.. Et elle releveroit aussitôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique ſeulement la ſcène ; je ne ſçais ſi je me fais illuſion : mais j'aime à croire que cette ſituation ainſi maniée adouciroit beaucoup *l'horreur* qu'inſpire Médée & pourroit peut-être même exciter en ſa faveur des ſentiments de compaſſion. M de Voltaire a ſçu riſquer avec ſuccès le quatrieme acte ſi *terrible* de ſon Mahomet : pourquoi la tragédie de la Mort de Céſar, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'eſt-elle pas revue auſſi ſouvent que ſes autres pieces ? C'eſt que le public Français a de la peine à s'accoutumer au cadavre enſanglanté de Céſar. Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*. Il eſt bien ſingulier que les mêmes ſpectateurs, qui voyent depuis tant d'années des perſonnages ſe donner des coups de poignard, ſouvent aſſez mal à-propos, ſupportent difficilement la vue d'un être qui eſt détruit & qui conſéquemment ne ſouffre plus. Que me répondra-t-on ? Qu'il n'y a guère à raiſonner quand il s'agit de ſentiment, & que d'ailleurs on a pour but de ſatisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a

On a de la peine à s'accoutumer au ſpectacle du cadavre de Céſar, enſanglanté.

L'horreur la charge de la *terreur*.

Au cadavre de Céſar. J'imagine qu'on pourroit peut-être préſenter un cadavre voilé, dont on appercevroit ſeulement les pieds ; encore ces ſortes d'objets doivent-ils moins ſe voir que ſe deviner.

empêché d'expoſer ſur la ſcène la terrible cataſtrophe de FAYEL.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, la charge de la *terreur*; reſpectons d'ailleurs cette ſenſibilité ſi délicate, qui une fois familiariſée avec des images horribles, perdroit de la fineſſe de ſon tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendriſſants de l'enchanteur Racine. Sçachons tirer parti des diverſes beautés théâtrales des anciens & de nos voiſins; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce miſérable eſprit d'imitation où nous languiſſons depuis Corneille, Racine, Crebillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quel-

---

Regardons l'horreur comme la caricature. » Souvenons-nous tou» jours dit un de nos maîtres, qu'il nefaut pas pouſſer le terrible » juſqu'à l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas » la révolter & la dégoûter.

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la comédie Italienne on voulut eſſayer de rendre dans la vérité un combat ſingulier; un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de ſang ſortir de ſa bleſſure, (ce qui » ſe faiſoit par le moyen d'une petite veſſie remplie de ſang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette *horrible* imitation de la nature; ce n'eſt toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

quefois on arrive à d'heureuſes découvertes; quelquefois auſſi l'on s'égare, & il vaut encore mieux marcher à la ſuite de ſes maîtres, que de ſe perdre en voulant ſuivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma Tragédie, qu'il étoit néceſſaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclairciſſements ſur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légere idée empruntée ſur-tout de l'excellent ouvrage de M. de Ste. Palaye.

Eclairciſſements ſur la chevalerie.

L'origine de cette inſtitution militaire reſſemble aſſez aux autres inventions de l'eſprit humain; elle eſt enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'elle porte le caractere primitif de notre nation. Un mélange d'abſurdité & de grandeur, de ſuperſtition groſſiere & de reſpect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de ſenſibilité, la réunion en un mot du ſublime, & du ridicule: voilà à-peu-près ſous quel aſpect on peut enviſager la chevalerie; c'eſt dans le onziéme ſiécle qu'elle prend une conſiſtance déterminée. Il eſt aiſé de voir que c'eſt une des émanations de la politique du gouver-

La chevalerie a dû sa naissance au gouvernement féodal.

nement féodal. Il faut nécessairement des signes aux hommes pour les émouvoir : une investiture accompagnée de la majesté des cérémonies, & de la solemnité du serment devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage, qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Des divers grades de chevalerie.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation ; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour sçavoir dans la suite user du droit de commander ; chaque banneret avoit une espece de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne

---

Il faut néceſſairement des ſignes. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel pouvoir les ſignes ont ſur l'eſprit humain ; un homme qui poſſéderoit bien ce langage muet exciteroit des impreſſions prodigieuſes. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéreſſé une des premieres nations de l'univers.

des ſeigneurs indépendants, qui ont tout l'appareil de la ſouveraineté.

Le jeune enfant rempliſſoit les fonctions de *page*; les premieres leçons qu'on lui donnoit, conſiſtoient dans *l'amour de Dieu & des Dames*, dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enſeignoient ſon *catéchiſme & l'art d'aimer*. Il n'eſt donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fuſſent à la fois galants & dévôts. L'écolier faiſoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu; c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainſi qu'à la divinité, toutes ſes penſées, toutes ſes actions. On rira de cette profanation extravagante : on ne peut cependant diſconvenir que la ſimplicité des mœurs & la délicateſſe de ſentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De-là cette *courtoiſie Françaiſe*, qui dans la ſuite fondue avec la *galanterie Arabeſque* forma un caractere de tendreſſe, d'aménité & d'agrément dont notre bel eſprit métaphyſique & la corruption des

Le noviciat de la chevalerie : on commençoit par être *page*.

L'amour de Dieu & des dames. L'amant *qui entendoit à loyaument ſervir une dame*, étoit ſauvé ſuivant la doctrine de *la dame des belles couſines*, &c.

mœurs ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces; il s'étoit encore conservé dans le siécle dernier.

Ensuite on passoit à l'état d'*écuyer*.

Le jeune homme, de l'état de *page*, étoit élevé à celui d'*écuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Ste Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à-peu-près dans les mêmes principes; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du soin de recevoir les chevaliers. Les écuyers se divisoient en plusieurs classes; ils servoient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartements, faisoient comme les demoiselles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leur maître, étoient les dépositaires de ses armes; on leur recommandoit la modestie autant que l'adresse & les connaissances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne se servoient pas de juments; c'étoit une monture dérogeante; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur seigneur: d'où est venu le proverbe *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer se rangeoit derriere son seigneur; en tems de paix, il assistoit aux tournois, s'y essayoit même avec d'autres écuyers

& employoit des armes plus légeres que celles des chevaliers.

L'âge de vingt & un ans étoit celui où l'*écuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du ſang, & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouiſſoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la ſource où j'ai puiſé, pour être inſtruit pleinement de l'appareil de cette inſtitution. Des jeûnes, des prieres dans des chapelles, des habits blancs, un aveu ſincere de toutes ſes fautes, pluſieurs ſermons entendus avec piété : tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit enſuite dans l'égliſe, s'avançoit à l'autel avec l'épée paſſée en écharpe à ſon col ; le prêtre la béniſſoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui les mains jointes, ſe mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que ſon ſerment avoit été reçu, des dames ou des demoiſelles s'empreſſoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie ; on finiſſoit par lui ceindre l'épée ; le ſeigneur ou le ſouverain lui donnoit alors l'ac-

Les fonctions & les devoirs du chevalier.

colade, ou l'*accolée* : c'étoit trois coups du plat de ſon épée nue ſur l'épaule ou ſur le col de l'aſpirant ; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots ou d'autres ſemblables, *au nom de Dieu, de St. Michel, & de St. George, je te fais chevalier.* On ajoutoit quelquefois ces épithetes, *ſoyez preux, hardi & loyal.* Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou caſque, la lance ou bouclier, & il montoit un cheval ſans ſe ſervir de l'étrier ; le peuple l'entouroit avec des applaudiſſements. Quel admirable fonds de préceptes que les réglements de la chevalerie ! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de ſa vie même ; défendre hautement l'innocence opprimée ; embraſſer la cauſe des dames ; ſoutenir les droits de la religion ; combattre enfin tous ceux qui paroiſſaient être les ennemis de la juſtice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on preſcrivoit aux chevaliers.

Des tournois. C'étoit dans les tournois ſur-tout qu'ils faiſoient éclater leur adreſſe, autant que leur magnificence ; la deſcription de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il ſuffira de dire que ces fêtes étoient auſſi intéreſſantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverſes

verſes nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes & de héraults crioient aux jeunes chevaliers qui ſe préſentoient pour entrer en lice, *ſouviens-toi de qui tu es fils*, & *ne forligne pas* : paroles admirables qu'on ne devroit pas ſe laſſer de redire aujourd'hui aux deſcendants de ces braves chevaliers français, & qu'ils ne devroient point ſe laſſer d'entendre. On nommoit hautement : *un tel, eſclave ou ſerviteur de la dame telle* ; ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers & qui leur inſpiroient un plus mâle courage. A ce titre de *ſervant d'amour*, les dames joignoient des préſents, comme voile, écharpe, braſſelets, nœuds de rubans, boucle de cheveux, &c. les héraults déſignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux* ! ce prix leur étoit donné par la main des dames, & ce qui étoit au-deſſus de toute récompenſe pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiſer à la dame ou demoiſelle qui lui préſentoit le prix. Un brillant feſtin où les vainqueurs étoient aſſis à côté des princes, des rois, &c terminoit la fête qui avoit un nombre prodigieux de ſpectateurs. Ce qui ne paraîtra pas moins ſingulier que toutes ces cérémonies,

Suite des prérogatives de la chevalerie.

la modeſtie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire ; les flatteries des poëtes, & l'amour des dames ne faiſoient qu'encourager les chevaliers favoriſés du ſort. On s'accorde aſſez pour fixer au onzieme ſiécle, l'origine des tournois ; les chevaliers s'y eſſayoient au métier de la guerre.

La fraternité d'armes.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un ſentiment moins vif que celui de l'amour ; *la fraternité d'armes* en eſt une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mêlant de leur ſang. Ces *freres d'armes* n'avoient que la même table, & ſouvent le même lit, image touchante de la candeur, & de la ſimplicité de ces dignes ſoldats qui n'avoient pas ſeulement l'idée du déréglement des mœurs. L'or, étoit réſervé pour les armes des chevaliers, ainſi que les riches fourures pour leurs manteaux ; les moins précieuſes s'abandonnoient aux écuyers qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des botines blanches, une eſpece d'armet argenté auſſi, & des manteaux de couleur brune. Lorſque les chevaliers étoient habillés de damas, les écuyers l'étoient de ſatin, & ſi ces derniers portoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours ; l'écarlate,

& toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci; elle s'eſt conſervée dans l'habillement des magiſtrats ſupérieurs, & des docteurs. Les chevaliers chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui ſe portoit quelquefois au ſommet du caſque. Il faut ſuivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Gueſclin eſt un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrés de l'ancienne chevalerie; il penſoit avec raiſon que c'étoit un puiſſant aiguillon pour animer & élever la bravoure françaiſe. L'homme a beſoin d'images; c'eſt du plus ou du moins de ſignes que dépendent le nombre & l'énergie des idées; encore une fois, avec de la métaphyſique, & du

Bertrand du Gueſclin un des plus zèlés partiſans de la chevalerie.

Elever la bravoure françaiſe. Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juſte de la grandeur d'ame d'un chevalier Français. *Un chevalier viel & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingts-deux ans & plus*, voit la reine (femme de S. Louis) ſe jetter à ſes pieds, & lui demander une grace. Quelle eſt-elle *s'enquiert* le chevalier? —— De me donner la mort, ſi les Sarraſins ſe rendent maîtres de Damiette —— *très-voulontiers, Madame, je le ferois, & jà ay eu en penſée d'ainſy le faire, ſi le cas y eſcheoit.*

raiſonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames pareſſeuſes qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de diſtance entre le ſentiment & la penſée ? L'une de ces impreſſions eſt pleine de vie, c'eſt un réſultat exquis des ſens, & l'autre nous échappe ſans ceſſe, comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet eſprit de courage & de *courtoiſie* qui eſt un des titres diſtinctifs de notre nation. Il ſeroit aſſez inutile de détailler les cauſes de cette extinction. Tout s'altere, tout meurt ; l'enthouſiaſme perd à chaque inſtant de ſa force : c'eſt une boule qui lancée avec vigueur décrit d'abord une ligne rapide, & qui par degrés ſe ralentit, ſe traîne, & finit par être entierement privée de mouvement. Ce luxe, qui eſt venu tout pervertir, la tranſmigration des ſeigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le ſéjour des villes, nos guerres auſſi longues que malheureuſes avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien oppoſées à la ſimplicité de l'ancien tems : ce ſont les principales raiſons auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette inſtitution militaire. En attendant que quelque heureuſe manie de ce genre

vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène lyrique un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total, que de reparaître du moins au théâtre, & il seroit assez plaisant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

L'autsur désireroit que la chevalerie dumoins reparut sur le théâtre de l'opéra.

Je terminerai ce coup d'œil sur l'histoire de la chevalerie par des éclaircissements nécessaires à ma Tragédie; il s'agit de l'habillement de mes personnages, je suppose qu'on la représente sur quelque théâtre.

Des habillements des acteurs qui pourroient jouer FAYEL

FAYEL doit avoir un manteau de velours ponceau parsemé de broderies en or, & doublé d'une pelisse noire; la soubreveste de damas ou de satin enrichie de même, & d'une semblable couleur, descendant jusques sur le genoux, une large ceinture sur la poitrine avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants; à cette ceinture, est attaché une dague; il a encore une fraise ronde & une chaine d'or autour du col, des especes de brasselets aux bras, des bottines rouges qui lui montent jusqu'aux cuisses, sa toque de velours noir & à l'Espagnole, de forme

Habillement de FAYEL.

ronde, élevée environ d'une dixaine de pouces; pluſieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants ombragent cette coëffure.

Habillement de GABRIELLE.

L'habit de GABRIELLE eſt de drap d'argent, ou de damas ou ſatin blanc brodé en argent, ſon manteau eſt de ſemblable couleur, doublé de queues d'hermine; ſa parure eſt compoſée de perles & de diamants; elle a des braſſelets de même.

Habillement de RAOUL DE COUCI.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractériſe le chevalier banneret; il a auſſi autour du col une chaine d'or enrichie de diamants; ſon manteau eſt de velours bleu céleſte doublé d'hermine, & parſemé de fleurs d'or; ſur l'épaule droite eſt appliqué une large croix d'étoffe rouge, où ſont inſcrits ces mots: DIEX VOLT, (le ſigne des croiſés) ſon caſque doré eſt ſurmonté d'un panache blanc, ſon écharpe ſoutenue par une aigrette de diamants, eſt de même couleur, c'eſt celle de GABRIELLE; il a des bottines rouges auxquelles ſont attachés des éperons dorés; la poignée de ſon épée eſt en forme de croix; ſa lance dont la banderolle eſt un ruban blanc, & ſon bouclier ou écu, ſont portés par ſon écuyer.

Habillement du PREUX DE VERGI.

LE PREUX DE VERGI eſt habillé comme FAYEL; il a la même étoffe, ſa couleur eſt d'un gros vert,

ſa fourure eſt de martre, & ſes plumes ſont vertes & blanches.

Monlac a un habillement de ſatin brun doublé de jaune ; la premiere couleur étoit celle des écuyers ; ſon caſque eſt un armet argenté ſans timbre & ſans pannache, en forme de *galerus*; il a les bottines blanches, & les éperons argentés comme l'armet. Habillement de Monlac écuyer de Couci.

Raymond ne porte point les armes de ſon maître qui habite en ce moment ſon château; il a les ſimples habillements de ce tems; les autres écuyers & officiers de Fayel ont le même coſtume. Les hommes d'armes de Couci ſont dans l'équipage guerrier tel qu'il étoit alors, comme on nous repréſente ce qu'on appelloit *miles*. Habillement de Raymond écuyer de Fayel.

Il eſt inutile d'obſerver qu'Adele ne porte point de manteau, cette parure étant réſervée dans ce ſiecle aux ſeules femmes de qualité ; elle n'a auſſi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle eſt habillée comme ſa maîtreſſe. Habillement d'Adele.

Il paraîtra ſingulier que je me ſois occupé un inſtant de ces bagatelles : mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaiſir de l'illuſion théâtrale ; la moindre négligence en cette Ne point négliger ce qui contribue à l'illuſion théâtrale.

partie, fait quelquefois tort à l'intelligence de la piece. Il y a mille traits qui nous échappent à la repréſentation des admirables comédies de Moliere, parce que les comédiens n'obſervent pas avec aſſez de régularité le coſtume dans les habillements.

Je profite de cette eſpece d'entretien littéraire avec le public, pour le prévenir qu'on lui en impoſe tous les jours au ſujet de prétendues Éditions faites par moi-même ; il y en a même quelques-unes auxquelles on a affiché le titre faſtueux & en même tems abſurde *d'œuvres philoſophiques & morales, &c.* Je n'ai point la prétention d'être philoſophe, encore moins celle de m'ériger en légiſlateur de morale : je ſouhaite ſeulement que mes faibles ouvrages puiſſent inſpirer l'amour de l'humanité : mais ce deſir que je partage avec les honnêtes gens qui ſe mêlent d'écrire, eſt encore bien éloigné de l'audacieuſe manie de vouloir être le précepteur de tous les hommes : *ce ſont Enfants incorrigibles.* Voilà quels ſont les inconvéniens des contre façons, eſpéce de brigandage qu'on ne ſçauroit trop réprimer. Je n'ai fait paraître nulle Édition générale de mes œuvres ; je les revois tous les jours, & je n'imagine pas avoir encore acquis le droit d'annoncer un corps complet de

On compte plus de vingt de ces Editions ſubreptices.

de mes productions. Il y a long-tems que j'ai inſéré dans tous les journaux un déſaveu formel, à propos de trois volumes de poëſie, qui portent le titre de mes œuvres, & il y a long-tems qu'il s'eſt multiplié des Éditions plus monſtrueuſes encore que la premiere qui eſt un vrai chef-d'œuvre de ſottiſes & d'impertinences & de la part des éditeurs, & de la part des libraires. Je n'ai publié juſqu'ici que COMMINGE, EUPHEMIE, le premier volume des ÉPREUVES DU SENTIMENT qui renferme ſix petites *Hiſtoires* détachées dont FANNY eſt la premiere; les ſix nouvelles qui compoſeront le ſecond Volume s'imprimeront inceſſamment, ainſi que de nouveaux Drames. A l'égard de mes POESIES, je les donnerai ſucceſſivement & dans le même format que les Drames, les Hiſtoires, &c. & je craindrai toujours de les avoir publiées trop tôt, ainſi que mes autres ouvrages. Tranſportons-nous dans la poſtérité. Que d'écrits qui aujourd'hui nous ſemblent intéreſſans, ſeront oubliés! Il n'y a que la raiſon & le ſentiment qui mettent un ſçeau durable à nos travaux; voilà les deux images qui doivent être expoſées ſans ceſſe aux yeux de tout homme qui écrit; inſtruire ou toucher, ce ſont les deux grands pivots de la littérature; hors de-là, c'eſt ſe donner bien de la

peine inutilement que d'habiller ſoit en vers, ſoit en proſe des penſées communes & rebatues, où ſouvent le bel eſprit eſt en contradiction avec le naturel & la vérité. Je le redirai après un de nos maîtres, en prenant la liberté de changer la fin de ſon vers.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt *durable*.

FAYEL.

FAYEL.

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHÂTELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers, & Hommes d'Armes de COUCI.

La Scène eſt près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.

FAYEL.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se lève. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc, & de l'autre une tour.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *plusieurs autres écuyers & officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du théâtre; ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la scène précipitamment, & s'adressant à ses écuyers & officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur.

FAYEL *avançant toujours sur la scène.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes..

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADELE

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah ! je l'ai trop aimée !

ADELE.

Vous devez..

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée ;
Quelle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux ;
Tout me perce le cœur ; tout me bleſſe les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux ; daignez m'entendre encore ;
Pour une épouſe, hélas ! mon amour vous implore ;
De tous ſes ſentiments mes regards ſont témoins ;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur ſombre.

Au ſortir du berceau, confiée à mes ſoins,
Et des bras maternels entre mes bras remiſe,
Toujours à ſon devoir elle parut ſoumiſe ;

L'innocente candeur l'éleva dans mon ſein ;
Moi même, à ſes vertus j'ai tracé le chemin ;
Quel crime a pu flétrir une vie auſſi pure ?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du ſoupçon.
Mais je ne prétends point éclaircir la raiſon
Qui me force à punir une épouſe coupable.
Ciel ! de tant d'artifice une femme eſt capable !

à Adèle d'un ton concentré.

Dites-lui.. que ſes pleurs, dont j'étois ſi jaloux,
Couleroient vainement dans le ſein d'un époux,
Que je puis repouſſer les impuiſſantes armes
Qu'un ſexe, qui ſçait feindre, emprunte de ſes charmes;
Ces tyrans ſéducteurs ne règnent plus ſur moi :
Son crime.. Ma vengeance eſt tout ce que je voi..
Oui, d'un œil ſans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
Je verrois, ſans pâlir des horreurs de ſon ſort,
Ses yeux, que j'adorois, ſe couvrir de la mort..
C'eſt elle qui ſans ceſſe, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'aſſaſſine !
Que mes maux, s'il ſe peut, paſſent tous dans ſon cœur!
Et.. portez lui ma haine, & toute ma fureur.

ADÈLE.

Souffrez . . .

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'eſt aſſez. Qu'on me laiſſe à l'excès de ma rage,
Qu'on me laiſſe. Sortez, & ne repliquez pas.
à Raymond.
Toi, demeure.

Ils ſortent conſternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *ſe précipitant dans un fauteuil.*

LE ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit il me donner une ame ſi ſenſible,
Y verſer tant d'amour avec tant de fureur?
à Raymond.
Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, ſeigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouſe;
Répéte; où?.

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouſe.

FAYEL, *toujours aſſis.*

Achevons d'enflammer un poiſon infernal ;
Reliſons cet écrit à mon cœur ſi fatal :

Il tire de ſa poche une lettre & lit haut.

» Envain tout combat ma tendreſſe :
» Elle s'accroît avec le tems ;
» Je vous vois, je vous parle, & vous redis ſans ceſſe
» Que vous êtes l'objet de tous mes ſentiments,
» Que rien ne pourra les détruire ;
» Je chéris juſqu'aux pleurs que pour vous je répans ;
» Jamais l'amour n'eut ſur moi plus d'empire,
» Et le ſort me contraint à cacher cette ardeur !..
» Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon bonheur...

Et le ciel, ou plûtôt ce barbare génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie.
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adreſſe & la fin !
Et je ne connais pas la main qui l'a tracée !
De ſentiments divers mon ame eſt oppreſſée...
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet ?
Que penſes-tu ? Peut-être une autre en eſt l'objet ;

Trop prompt à condamner une épouſe fidelle ;
Je cède à des ſoupçons, qui ſont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme inſtruite à la vertu
Cache ſous tant d'attraits un cœur ſi corrompu ;
Qu'elle outrage ſon nom, ſa famille, ſon pere,
Qu'elle oſe entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur ſur mon ſort..
Quand on n'aima jamais avec plus de tranſport..

Il ſe leve avec fureur.

Eſt-ce à moi de douter ? On me hait, on m'offenſe ;
C'eſt envain que l'amour embraſſoit ſa défenſe :
Le crime eſt avéré. Voilà pour quel ſujet
Ses jours ſont conſumés par un chagrin ſecret ;
D'où naît ce ſombre ennui que ma tendreſſe irrite ;
Qui juſque dans mes bras la pourſuit & l'agite !
J'ai découvert enfin la ſource de ces pleurs,
Qui des plaiſirs d'hymen corrompoient les douceurs;
Je voulois dévoiler ce ténébreux myſtere,
Et c'eſt en ce moment la foudre qui m'éclaire !
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeſte flambeau,
Ma raiſon complaiſante étendoit le bandeau !
Malheureux ! j'accuſois la ſeule indifférence
De ces triſtes froideurs, qui laſſoient ma conſtance..

Dumoins, ſi j'adorois l'ingrate ſans retour,
Je pouvois eſperer de l'attendrir un jour
A force de ſoupirs, de prieres, de larmes..
Eh ! qui ſent plus que moi le pouvoir de tes charmes?
Elle eſt ſenſible ! elle aime ! & c'eſt un autre, ô ciel !.

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le ſein de Fayel ;
Montre-moi mon rival ; hâte-toi de m'inſtruire ;
Dis, dis, quel eſt le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voiſin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouſe a reçu la naiſſance,
Le PREUX de Vergi ſeul fut juſques à ce jour
Par vos ordres, ſeigneur, admis en ce ſéjour.

FAYEL.

Il verra mes tourmens, l'excès de mon ſupplice ;
Quoique Vergi ſoit pere, il me rendra juſtice ;
Entre ſa fille & moi l'honneur prononcera ;
Contre la voix du ſang lui-même il ſarmera.

Le PREUX. On ne peut guères débrouiller l'origine de ces PREUX, dont parlent tant nos anciens romanciers ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

Qu'elle ſouffre...Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime eſt-elle inſatiable?
Faut-il ſçavoir haïr comme je ſais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer;
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, ſans doute elle eſt aſſez punie;
J'aurai rempli ſes ſens de douleur & d'effroi;
Elle verſe des pleurs... & ce n'eſt pas pour toi
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne ſoutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons-en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & ſur l'amour l'emporte...
Quelqu'un vient, c'eſt Vergi; qui l'amène en ces lieux?
à Raymond.
Porte de tous côtés des regards curieux:
La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
Peut au coup qui l'attend indiquer la victime.
Examine, ſur-tout tâche de t'aſſurer
Du mortel odieux qu'on m'oſe préférer.
Ce cœur, qui de l'amour reſſent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

JE venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le ſombre déplaiſir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à ſe conſoler au ſein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi! lorſqu'avec tranſport, j'ouvre les bras d'un pere,
Je n'y vois point voler cette fille ſi chere!
Qui peut la dérober à mes embraſſements?
J'interroge: on ſe tait, ou des gémiſſements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout préſente à ma vue une douleur muete;
Vous-même en ce moment... vous ſoupirez, ô ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit ſa vie?
Ma fille.. à ma vieilleſſe elle ſeroit ravie?.

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non,.. elle vit, ſeigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon ſein,

Pour y verſer le fiel, le plus mortel venin ;
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire ſouffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment ? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je ? Mon amour, tout eſt bleſſé, ſeigneur.
Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
Des tranſports éternels de déſeſpoir, de rage :
Voilà quel eſt mon ſort !

VERGI.

Ma fille.. ô juſtes cieux !

FAYEL.

Me rend auſſi cruel que je ſuis malheureux.
Ah mon pere ! ah Vergi ! vous ſçavez ſi je l'aime !
Elle auroit d'un époux fait le bonheur ſuprême ;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,
Joignant à la faveur, la nobleſſe du ſang,

Oſant même nourrir la ſuperbe eſperance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE,
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Deſtaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû naître,
Et français & Mailli ſervir un nouveau maître,
De votre duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois;
Au ſéjour, où des lys le ciel fixa le thrône,
J'ai préféré les champs arroſés de la Saone;
J'ai marché ſur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition;
Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur ſublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, ſans moi, ſur leurs fronts triomphants,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers ſanglants;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, ſeigneur, pour votre fille;

L'ACHILLE DE LA FRANCE. Guillaume Deſbarres, grand ſénéchal de la couronne, & qui par ſa bravoure mérita le glorieux ſurnom d'*ACHILLE DE LA FRANCE.*

Et français & Mailli. Quelques hiſtoriens ont prétendu que le ſeigneur de Fayel était de la maiſon de Mailli.

Je ſuis venu former au pied de vos autels ;
D'un hymen deſiré les liens ſolemnels ;
Et lorſque chaque inſtant enflammoit ma tendreſſe,
Qu'elle étoit de mon cœur ſouveraine maitreſſe,
Lorſqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ſes yeux attendris..
Elle me haiſſoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appeſanti va ſe lever ſur elle ;
Et vous épargnera le ſoin de la punir...

Il fait quelques pas & revient, & après une longue pauſe.

La fille de Vergi ne ſauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendreſſe
Qu'un ſpectacle offenſant de gêne & de triſteſſe ;
De rejetter les dons que lui faiſoit ma main,
D'oppoſer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui ſans ceſſe en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flamme;
Il falloit, il falloit qu'un trop ſenſible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les coups;
Qu'il ne me reſtât rien, dans un tourment ſi rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.

Non, je ne puis douter de mon malheur affreux ;
Jugez s'il eſt au comble ; en croirez-vous vos yeux ?

Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux.* (*à part.*)

O ciel ! *Il cherche à ſe remettre de ſon trouble,* (*à Fayel.*)
De ce billet je cherche en vain l'adreſſe,
La fin, le ſeing.. (*à part.*) cachons le trouble qui m'oppreſſe.

FAYEL.

C'eſt ainſi qu'en mes mains le hazard l'a remis..
Il a trop éclairé votre malheureux fils ;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ſes pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous ?

VERGI.

J'écarte un indigne ſoupçon ;
Et mon eſprit plus ſûr ſe ſert de ſa raiſon.
Vous pouvez ſur la foi d'un indice ſemblable
Condamner votre épouſe, & la juger coupable !
Ce billet, ſans deſſein peut-être ici laiſſé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adreſſé ?
Et quand un fol amour oſant tout ſe permettre,
Auroit juſqu'en ſes mains fait tomber cette lettre ;

Quand ſon cœur, contre vous en ſecret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré ſon devoir, à vos feux inſenſible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Penſez-vous que l'honneur dont elle ſuit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à ſe montrer rebelle,
A l'eſſor indiſcret d'une flamme infidelle?
Dans une ame formée à de hauts ſentiments,
La vertu ſçait combattre & dompter les penchants;
L'orgueil ſeul lui ſuffit pour s'armer d'un courage
Qui ſoumet la nature au frein de l'eſclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ſes jours voit ſe faner la fleur,
D'où vient que ſous l'ennui ſes yeux s'appeſantiſſent,
Quel ſujet fait couler ces pleurs qui les rempliſſent,
La cauſe de ſes maux.. C'eſt vous, cruel, c'eſt vous,
C'eſt vous, qui n'écoutez que des tranſports jaloux,
Dont l'amour inquiet, ſoupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'eſt vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y verſez goûte à goûte un poiſon deſtructeur;
C'eſt vous, qui lui rendez l'exiſtence odieuſe,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuſe!

Eh

Eh bien, traînez-y donc un pere infortuné ;
Que mon triſte deſtin par vous ſoit terminé ;
De mon gendre, j'attends cette faveur ſuprême :
Qu'il m'immole..Ah ! Fayel, eſt-ce ainſi que l'on aime?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux !
L'amour a, croyez-moi, des ſentiments plus doux :
Il fuit l'emportement, la triſte défiance ;
Aliment des vertus, il eſt leur récompenſe ;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas,
Et conduit le guerrier au milieu des combats :
Vous rejettez ſur lui cette valeur oiſive,
Où l'ame d'un ſoldat peut demeurer captive!
C'eſt lui qui les lauriers, & la croix à la main
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, & venger ſa querelle ;
Ah! que ne puis-je encor, héros ſi reſpectés,
O Vienne, ô Beaufremont, combattre à vos côtés!
Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon ſang qui ſe glace,
Ne laiſſe à mes deſirs qu'une impuiſſante audace!

O Vienne, ô Beaufremont. On ſçait que ce ſont des plus anciennes maiſons de Bourgogne.

Aux plaines de Damas, défenſeur de la foi ;
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez dépoſer aux pieds de Gabrielle
Les palmes du héros, ſeul préſent digne d'elle ;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
Alors, je vous réponds de ſon juſte retour.

FAYEL.

Gabrielle.. mon pere.. elle ſeroit fidelle ?,
Elle n'auroit point lû celle lettre cruelle !.
Elle pourroit m'aimer ?

VERGI.

Elle vous aimera,
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :
Non, l'hymen ne doit pas accuſer ſa tendreſſe ;
Je vous l'ai dit : ſenſible au ſoupcon qui la bleſſe,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec tranſport.*

Oui je ſuis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui ſe plaît à ſemer le trouble, les allarmes,
Qui nourrit dans ſon ſein un vautour renaiſſant ;
Oui, je ſuis un barbare, un tigre rugiſſant
Qui ſans ceſſe demande à déchirer ſa proie.
Contre mon propre cœur ma rage ſe déploye.

Le ciel me fit une ame où ſon courroux affreux
Verſa tous les poiſons, alluma tous les feux;
Tout, la nature même a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages;
Mon caractere altier, violent, effrené
A ſon eſſor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards devenu haïſſable;
Chaque jour me rendait plus dur, plus intraitable:
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même inſtant je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les raſſemble, & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, ſa plus ardente flamme.
Je livrai tous mes ſens à ſa ſéduction;
Voilà mon ſeul tranſport, ma ſeule paſſion;
Le ſoutien, le tourment, le charme de ma vie,
Je porte cette ardeur juſqu'à l'idolâtrie.
Fayel connait un maître, & mon tyran jamais,
Ne regna plus ſur moi, ne m'offrit plus d'attraits;

Tout, la nature même. Fayel s'était armé contre ſon pere.

Le monde à mes regards. Il étoit devenu farouche, miſantrope; l'hiſtoire nous le dépeint tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Une larme échappée à ſes yeux, où ſans ceſſe
Je reprends l'aliment de ma jalouſe ivreſſe;
Un ſeul de ſes ſoupirs; une ombre de chagrin
Qui peut de ſes appas ternir l'éclat ſerein,
Me cauſent un ſupplice horrible, inſupportable;
Et.. jugez ſi mon ſort eſt aſſez déplorable,
Si le ciel à ma rage égala mon malheur,
Si je mérite aſſez & la haîne & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui ſans doute m'eſt due,
J'idolâtre une épouſe.. & c'eſt moi qui la tue!

VERGI.

Quoi? Votre bras..

FAYEL.

Mon bras n'a point verſé ſon ſang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans ſon flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente!
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'eſt dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs léve au ciel ſes beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux ſi funeſte,
Meurt dans le déſeſpoir, m'accuſe, me déteſte...
Allez la rendre au jour. On vous obéira
Mon pere, à votre voix ſa priſon s'ouvrira;
Allez, & diſſipez ſes mortelles allarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,

Mon amour, mon amour qui va tout réparer,
Non, mon cœur n'a jamais ceſſé de l'adorer.
L'excès de ma tendreſſe a fait ſeul tout mon crime.
Je ſuis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes ſoupçons honteux, nos maux ſoient oubliés;
Du moins qu'elle me voye expirer à ſes piés.

Il ſort.

SCENE IV.

VERGI, *ſeul, après une longue pauſe.*

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
Je ne ſais que penſer.. je ne ſais que réſoudre.
Qu'ai-je lû? De Couci j'ai reconnu la main!
Auroit-il emporté ſur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans ſa naiſſance,
Lui fit de ma famille eſperer l'alliance,
Et que depuis, la haîne entre nos deux maiſons,
Nos débats éternels, & nos diviſions
Ont du vaincre, ou du moins condamner au ſilence?
Ma fille.. ſeraient-ils tous deux d'intelligence?
Je la portai mourante aux marches de l'autel!
Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel..
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient ſe repréſenter à ſon ame attendrie..

Elle peut ſoupirer, ſe combattre, mourir,
Mais ſa foi, ſon honneur ne peut ſe démentir.
De l'ombre d'une faute elle eſt même incapable;
Elle n'entretient point une flamme coupable,
Gabrielle... j'en crois un ſentiment ſecret,
N'a point jetté les yeux ſur ce fatal billet..
Ne ſongeons aujourd'hui qu'à nous montrer ſenſible.
Allons la retirer de ce ſéjour horrible.
Surtout, ſur ce billet n'éclairons point Fayel;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel!
Un amour furieux demande une victime,
Et les tranſports jaloux ſont toujours près du crime.

(On baiſſe le rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

On voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu eſt une petite table peu élevée, ſur laquelle ſont poſés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque diſtance, eſt une chaiſe de paille, &c.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *ſeule.*

GABRIELLE *eſt à genoux, les cheveux épars, les deux bras croiſés, & la tête appuyée ſur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long ſoupir, en élevant ſes deux mains jointes, elle en met une ſur ſon cœur, & retombe dans ſon accablante ſituation : cette ſcène muette doit durer quelques minutes.*

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME..*(à part.* En quel état elle s'offre à mes yeux!
Madame ; écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux..

Gabrielle fait pluſieurs ſignes de la main à Adèle pour l'engager à ſe retirer, & reprend la même attitude.

C'eſt vous qui refuſez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes ſoins devois-je hélas! m'attendre ?

Gabrielle fait le même geſte.

Vous fuyez mes regards.. vous me cachez vos pleurs!
Verſez-les dans un ſein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laiſſe.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuſe Adèle ?

Elle ne ſent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous ſur vos triſtes deſtins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous
Je ne diſtinguai point ces mouvemens ſi doux,
Du plus puiſſant amour le touchant caractere?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah!. je n'ai plus de mere!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos ſecrets ennuis mes ſens ſont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adèle.. que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes ſenſible,
Vous tentiez d'adoucir ce déſeſpoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'eſt ici qu'eſt marqué le terme de mon ſort;
C'eſt ici que la tombe attend ma triſte cendre;
Il ne me reſte plus qu'une marche à deſcendre,
Et.. je m'y précipite.

ADELE.

Egarement cruel !
Madame, eſperez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,
Adèle.. il ſait mes maux, il ſait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompenſe !

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ſes décrets.
Le crime rarement jouit d'un long ſuccès.
La vertu peut ſubir des épreuves diverſes;
Mais un triomphe ſûr couronne ſes traverſes.
Eh, comptez-vous pour rien de ne ſentir jamais
Ces remords dévorans, le tourment des forfaits ?
Ma fille.. permettez ce nom à ma tendreſſe
Madame, mon amour vous conjure, vous preſſe ;
Adèle ſupliante embraſſe vos genoux ;
Nela rejettez point ; de grace, levez-vous ;

Adèle ſouleve Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ſes bras, & va l'aſſeoir ſur une chaiſe qui eſt un peu éloignée de la table.

Rappellez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive ?
Ce ſommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels ſecours ?

La mort eſt l'eſpoir ſeul de l'infortune extrême...
Quand mon cœur chaque inſtant armé contre lui-même,
De traits qui lui ſont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en repouſſer le moindre ſouvenir,
Puiſoit dans ſa raiſon une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand m'impoſant du moins ſur ma ſombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte,
Que je me reprochois la plus legere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaiſſant;
Le ſoupçon ombrageux qui m'aſſiege ſans ceſſe,
Avec des yeux jaloux obſerve ma triſteſſe;
Il ne m'eſt pas permis, au comble du malheur,
De laiſſer un ſoupir s'exhaler de mon cœur!
Ainſi qu'une coupable à périr condamnée,
C'eſt dans un noir cachot que je ſuis entraînée.
De ſanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon boureau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel déſarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, ſoumiſe au châtiment,
Éprouvant en ſecret un plus affreux tourment,

D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée;
A des bruits outrageants peut être réſervée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
Ah!.. Ce n'eſt pas Couci qui m'eût porté ces coups!
Quel nom m'eſt échappé? Qu'ai-je dit, malheureuſe?

ADELE.

Hélas! ce digne objet d'une ardeur vertueuſe,
Que de ſes dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'eſprit,
Des chevaliers français la gloire & le modele,
Il le faut oublier!

GABRIELLE.

Je le ſçais, chere Adèle;
Je ſçais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop ſouvenir!
Oui, pour jamais, Adèle, écartons cette image,
Qui dans mes ſens excite un éternel orage..
Que fait-il ſur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas?
Auroit-il de ſon ſang arroſé cette terre?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre?

Les graces & l'eſprit. Raoul de Couci a compoſé des chanſons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abailard.

S'il étoit informé qu'aux autels malgré moi
Un pere a diſpoſé de ma main, de ma foi,
Que je ſuis aſſervie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'égare..
Je n'y veux plus ſonger, & j'en parle toujours!
La raiſon, le devoir me ſont d'un vain ſecours!
Arrache donc ce trait de mon ame expirante,
Chere Adèle, ſoutiens ma force languiſſante;
Parle moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis moi, pour quel ſujet s'allument ſes fureurs;
Qui peut envenimer ſa ſombre jalouſie,
Contre de faibles jours armer ſa barbarie?

ADELE.

J'ignore la raiſon de ces nouveaux excès;
Il parait dominé par les plus noirs accès;
C'eſt un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil & s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brulant, à ſes tranſports livré,
Par ſes ſoupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aiſément que le cruel vous aime..

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'eſt-ce donc qu'aimer,
Si de ſemblables feux l'amour peut s'enflammer?

On n'aime point ainſi.. j'en ſuis trop aſſurée.

ADELE.

Croyez-en mes conſeils, ma tendreſſe éclairée :
A vos pieds d'un ſeul mot vous pouvez appeller
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler :
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui ſoit envoyée,
Qu'il liſe..

GABRIELLE.

Eſt-ce bien toi, qui m'oſes propoſer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuſer,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon ſupplice,
Si la force toujours appuyoit la juſtice ?
Quel crime ai-je commis ? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros ſi féconde,
Voit monter ſes rameaux juſqu'aux maîtres du monde ;
Étoit prêt d'allier par des nœuds aſſortis,
La ſplendeur de ſon nom à l'éclat des Vergis.

Juſqu'aux maîtres du monde. Couci étoit allié aux maiſons ſouveraines de France, d'Ecoſſe, de Savoye, de Lorraine, &c.

Un débat imprévu vient diviſer nos peres ;
Il me faut renoncer à des ardeurs ſi cheres,
Étouffer les ſoupirs de mon cœur mutiné ;
D'un autre que l'amant qui m'étoit deſtiné,
Subir l'affreux pouvoir, le joug inſupportable,
D'un devoir odieux eſclave miſérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniſer,
Luttant contre des loix que j'ai dû m'impoſer,
Trembiant, à chaque inſtant, de ſurprendre en mon ame
Quelque étincelle, hélas ! de ma premiere flamme,
Redoutant d'éclaircir des ſentiments confus..
O Dieu ! que ſans mélange il eſt peu de vertus,
Et, lorſqu'on y deſcend, quel cœur n'eſt point coupable!
Il n'eſt qu'un ſeul reméde au tourment qui m'accable,
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne ſçauroit aſſez tôt fermer mes triſtes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois ſouhaiter que j'expire ;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire ;
Et qui te répondra, ſi je vis plus longtems,
Que ma fierté réſiſte à des aſſauts conſtants ?
Car tous ces mouvements, qu'à regret on ſurmonte,
Ce n'eſt point la vertu, c'eſt l'orgueil qui les dompte.
Laiſſe-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon eſtime & de ton amitié..

Si tu voyois un jour cet objet de ma peine ;
Dont jusques au cercueil j'aurai traîné la chaîne..
Ce n'est pas avec toi qu'il faut dissimuler ;
Pour lui plus que jamais mon cœur se sent troubler ;
Dis lui que cet amour.. non, soutiens mieux ma gloire,
Adèle, que Couci respecte ma mémoire ;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir !

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe ;
Où mon triste destin sous le malheur succombe,
Je voudrois voir mon pere, expirer dans ses bras,
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas,
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
Semblent nous consoler par leur seule présence ;
Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, & se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée..

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE *appercevant son pere, s'efforce de se lever, & va tomber dans ses bras.*

AH mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille!.. *Il reprend sa fermeté & change de ton.*

Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attens de vous un mot. Examinez-vous bien.
Ce mot décidera ce qui me reste à faire :
Dois-je être votre juge ?.. *Avec attendrissement.*
Ou serai-je ton pere ?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere.... Avez-vous pu balancer un instant
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant ?

Je ſçais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'eſt vous en dire aſſez, pour mériter, ſeigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement ſa fille.*

De quelque audacieux, ſi l'ardeur inſenſée,
Par un nœud reſpecté n'étoit point repouſſée,
Si juſque dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les ſerments d'un amour indiſcret,
Parle, que ferois-tu ?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende,
Je connais de l'hymen les auſteres égards;
Cet écrit n'auroit pas un ſeul de mes regards,
Et.. (*à part.*) qui pourroit, hélas! aſpirer à me plaire?
à ſon pere.
Mais d'où vient?

VERGI *regardant ſa fille avec plus d'attention, & d'un ton encore plus ferme.*

Quelque fût cet amant téméraire,
Son rang, ſon fol amour..

GABRIELLE *marquant une espece d'embarras.*

Seigneur... je vous l'ai dit..
Je ne trahirai point l'honneur.. qui m'asservit.

VERGI *serrant Gabrielle dans son sein.*

Eh bien! si cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à se faire;
Si, digne de mon sang dont l'éclat jusqu'ici
Dans six siécles entiers ne s'est pas démenti,
Elle a sçu conserver sa splendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?.

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux..
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore..

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourments qu'il me fait ressentir;

Dans six siécles entiers. La maison de *Vergi* étoit déjà une des plus illustres de la Bourgogne.

Mes yeux noyés de pleurs, ſes fureurs, ſes outrages ;
Ces murs.. d'un cœur épris ſont-ce les témoignages ?

VERGI.

Je viens t'en retirer ; par un retour conſtant
Fayel s'eſt laiſſé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de ſon front chaſſé toutes les ombres.
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux ſombres ;
Il vole ſur mes pas, plein d'un nouveau tranſport,
M'arrête.. enfin il céde, & va changer ton ſort ;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouſe ;
Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouſe.

GABRIELLE.

L'épouſe de Fayel ! oui, grace à vos rigueurs,
L'hymen joint nos deſtins, ſans unir nos deux cœurs.
Le reſpect de moi-même, & ma perſévérance,
Mes ſoupirs renfermés dans la nuit du ſilence,
Tout ce que le devoir impoſe de fardeau,
Je ſçaurai le traîner juſqu'aux bords du tombeau,
Mais arracher le trait dont mon ame eſt bleſſée,
Détruire un ſouvenir qui vit dans ma penſée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
A.. vous ſçavez l'époux que me nommoit le ciel,
D'un tigre rugiſſant apprivoiſer la rage,
Cet effort généreux ſurpaſſe mon courage,

Je ne puis qu'expirer, & j'attens ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment..
avec emportement.
Et pourquoi me contraindre à cacher ma bleſſure,
A dévorer des pleurs ſous un maintien parjure?
Que ce cœur gémiſſant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il eſt accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre..

VERGI.

Arrête, malheureuſe;
Sont-ce là les tranſports d'une ame vertueuſe?
Je frémis! ſi jamais Fayel étoit inſtruit
Qu'un ſeul de tes ſoupirs.. à quoi ſuis-je réduit?
avec attendriſſement.
Sçais-tu quel eſt ton ſort, ô fille infortunée?
Sçais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée,

GABRIELLE.

Penſez-vous que la mort dans toutes ſes horreurs
Ne ſoit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui ſans ceſſe ſuccombe?

VERGI.

Et dis moi: que te ſert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne ſçauroit empêcher qu'on ne ſoit combattu,

Et le ſuprême effort de l'humaine ſageſſe,
N'eſt pas de triompher, mais de lutter ſans ceſſe ;
Ce choc renaît toujours dans mes ſens éperdus;
Je réſiſte à mon cœur : qu'exigez-vous de plus?

VERGI.

Que de tes ſentiments tu te rendes maîtreſſe,
Que tu domptes l'amour.. qui n'eſt qu'une faibleſſe.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere ! ah ! vous ne ſçavez pas
Ce que c'eſt que l'amour, ſon trouble, ſes combats,
Le nouveau ſentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait ſuivi d'une invincible flamme ?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchants ſi doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laiſſez-moi ſeulement implorer le trépas,
Finir ici mon ſort .. ne vous oppoſez pas..
Daignez..

VERGI.

C'eſt toi qui vas me fermer la paupiere ;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere!
Un vieux ſoldat ainſi devoit-il expirer ?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illuſtrer,
Qui pour notre foi ſainte avez perdu la vie,
Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie!

A ſa fille d'un ton attendri.

Mes jours ſeront par toi conſumés de douleur ;
Ma fille ! tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naiſſante,
De ſerrer d'autres nœuds où je croyois, hélas !
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée !
A ce joug accablant ſoumets ta deſtinée ;
Obéis au devoir ; crains ſurtout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi : ſans offenſer la vérité ſuprême,
Ton ſexe a des ſecrets que l'amour, l'honneur même
Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent reſter entre le ciel & vous..
Écoute mes conſeils, & céde à ma priere ;
Viens auprès de Fayel.. ma fille,.

GABRIELLE, *avec un profond ſoupir.*

Allons, mon pere !

Du pere de Couci. Enguerrand de Couci pere de Raoul de Couci, avoit joui ſous pluſieurs de nos rois de la plus haute faveur ; ſon caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

CETTE lettre, ſeigneur, remiſe dans mes mains..

VERGI *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la ſuſcription, (avec joie.)*

De nos croiſés on m'apprend les deſtins!

L'écuyer ſort.

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cauſe, ô mon Dieu!

à peine a-t-il lu, il s'écrie.

Ptolémaïs rendue!

Je triomphe!. à la fin te voilà confondue,

Ptolémaïs. Autrement nommée Acre, ou St. Jean d'Acre, port néceſſaire aux chrétiens pour conſerver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Luſignan en formoit le ſiege.

Puiſſance de l'enfer ! *Il jette encore durant quelques inſtants les yeux ſur la lettre, quitte ſa lecture.*

Nos dignes chevaliers,

Il s'adreſſe à ſa fille.

A ce ſiége ont cueilli des moiſſons de lauriers.

Il lit encore tout bas, & interrompt encore ſa lecture.

Que de beaux noms marqués du ſceau de la victoire !
Le mien n'eſt point inſcrit dans ces faſtes de gloire !
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil ſort !
Ah ! c'eſt-là pour mon cœur le vrai coup de la mort !

Il reprend la lettre & lit haut.

Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Aveſnes,
Garlande, Mauvoiſin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes,
Les premiers, ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE *avec tranſport.*

Et Couci ?

VERGI *liſant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur
Joinville a ſur la brêche arboré ſa banniere,
Et du Mets au tombeau ſuit Chabanne & Dampierre.

Puiſſance de l'enfer. C'eſt Vergi qui parle, c'eſt un vieux chevalier plein d'enthouſiaſme pour les croiſades.

Beaumont, Lonchamp, &c. Tous noms de notre antique nobleſſe, ainſi que les ſuivants, qui ſont conſacrés dans l'hiſtoire de ce ſiécle.

Leur immortel renom ne peut s'étendre aſſés :
Mais un jeune héros les a tous ſurpaſſés ;
Gabrielle laiſſe éclater plus d'intérêt.
C'eſt Raoul de Couci : ſon roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit, on s'écrie ;
Couci ſe précipite, & de ſon corps entier,
A celui du monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint..

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours ?..

VERGI *à part.*

Dois-je pourſuivre ?

Dans les bras de ſon maître il va ceſſer de vivre.

GABRIELLE.

Il n'eſt plus.. *appercevant Fayel, & allant tomber ſur ſa chaiſe.*
Dieu ! Fayel ! je me meurs.

SCENE III.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

OUI, c'eſt moi,
C'eſt moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te ſoupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un ſombre cachot enfermer tant de charmes!
C'eſt un cœur déchiré, plein de tous les tranſports,
Qui t'apporte ſes feux, ſon trouble, ſes remords..
Qui meurt à tes genoux... pardonne, chere epouſe,
Aux excès outrageants d'une ardeur trop jalouſe;
Prens pitié des tourments dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle... l'amour eſt toute ma fureur.
Va, ſi je t'aimois moins, je ſerois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds... le repentir l'accable.
à Vergi, à Aélis.
Mon pere .. à mes efforts uniſſez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ſes yeux!

GABRIELLE *éperdue de douleur.*

Ah!. laiſſez-moi mourir.

FAYEL.

Déſarme cette haine ;
Je te fais de mon cœur maitreſſe ſouveraine..
Non, je ne ſerai plus furieux, ni jaloux :
J'étouffe ces tranſports indignes d'un époux ;
Je ſçaurai repouſſer ces honteuſes allarmes,
Eſtimer tes vertus, en adorant tes charmes ;
Je veux que tes beaux jours plus ſereins déſormais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame aſſervie,
Au ſeul ſoin de t'aimer, je conſacre ma vie ;
Mais parle : ſur ton front quelle ſombre langueur,
Décele un noir chagrin qui ſurcharge ton cœur ?

Il la regarde attentivement & reprend par degrés ſon air ténébreux & farouche.

Mon œil ſurprend des pleurs qui t'échappent ſans ceſſe...
Eſt-ce à l'ame innocente à ſentir la triſteſſe ?
Tu ne me réponds point ?. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE *avec effroi à ſon pere.*

Mon pere !... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL *avec emportement.*

Ah ! j'ai ſaiſi, perfide, ton ſecret !

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces ſoupçons qui déchirent votre ame !
Toujours vous conſumer d'une jalouſe flamme !

Vous jettez dans ſon ſein le trouble & la terreur !
Elle n'oſe implorer un pere en ſa douleur !
Par la voix du courroux votre amour ſe déclare !
Et vous voulez, cruel, être aimé ? vous, barbare ?
Achevez, achevez d'être ici ſon bourreau ;
Elle n'a plus qu'un pas pour deſcendre au tombeau !

FAYEL *à Vergi.*

Eh bien ! par mes fureurs jugez ſi je l'adore :
Oui, ce feu qui s'accroit me brûle, me dévore ;
Oui, ſi jamais le ſort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival..
Moi-même je frémis de tant de violence :
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle, avec tranſport.

Déchire donc ce cœur qui ne ſçauroit aimer,
Sans que tous les tranſports s'y viennent allumer ;
C'eſt la derniere fois, ô trop chere victime,
Que je laiſſe éclater la fureur qui m'anime ;
Une moins vive ardeur n'eſt pas digne de toi.
Quel mortel ſçait haïr, ſçait aimer comme moi !
Ne me refuſe pas cette main que je preſſe.

Il la couvre de baiſers & de larmes.

Où mon ame .. où mes pleurs s'attacheront ſans ceſſe..
Viens, viens, le plus épris des époux.. des amants,
Va te faire oublier tous ces affreux moments ;

Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle ;
Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle,
Ah ! plûtôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement à Vergi.*
Je sers le ciel, l'état,
Mon pere, de ses pieds je m'élance à la gloire ;
Je porte ma banniere aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au sortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle, elle est d'un autre côté soutenue par Adèle, ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t-il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adèle, & il vole à son écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation ; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

Je porte ma banniere. Les seigneurs bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des especes de petits souverains qui jouissoient d'une autorité absolue & qui souvent en abusoient ; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'Allemagne.

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE *à ſon pere.*

ET voilà donc l'époux à qui le ciel m'enchaîne

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne !
Ses regards enflammés... un ſi prompt changement !..
Je m'égare... & me perds dans cet événement.

GABRIELLE *du ſein de la profonde douleur, à ſon pere.*

Il eſt mort ! *(à part.)*
Je ſuccombe, & mon ame m'échappe !..

VERGI *troublé.*

De quoi me parles-tu ?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du ſeul coup qui me frappe !
Couci n'eſt plus ! helas ! que ſont mes autres maux ?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros.
C'eſt vaincre le trépas, c'eſt à jamais renaître !
Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'expirer pour ſon maître !

Couci, du chevalier a toute la ſplendeur;
Et de ſa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR.
C'eſt moi qu'il faut pleurer! au ſein de la triſteſſe
Se conſume & s'éteint une obſcure vieilleſſe!
Pour la premiere fois j'ai connu la terreur:
J'ai vû l'inſtant affreux où s'échappoit ton cœur;
Tremble, je te l'ai dit, on t'obſerve, on t'épie;
Un ſeul mot, un ſoupir te coûtera la vie.
Le courroux eſt rentré dans le ſein de Fayel;
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel;
Eſpere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine:
Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment ſecret..
La raiſon, la vertu t'arracheront ce trait;
Suis mes pas; qu'à mes loix ton ame s'abandonne;
Un ami t'en conjure; un pere te l'ordonne.

La toile s'abbaiſſe.

Monte au temple de l'honneur. Expreſſion conſacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie; pour déſigner un chevalier parvenu au comble de la gloire, on diſoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

ACTE III.

On voit un parc d'une vaſte étendue, dont les arbres auſſi épais qu'élevés s'avancent ſur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC; *Couci eſt précédé de ſa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes, qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une maſſe, des gantelets, des braſſards, un caſque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés ſur les Sarraſins, & entrelaſſé de pluſieurs palmes, &c.*

COUCI *faiſant quelques pas, à Monlac.*

CEs drapeaux remportés ſur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Luſignan, par Philippe ſoumis;

On voit un parc. Qu'on ſe ſouvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe Auguſte dont il eſt queſtion ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

Et d'hommes d'armes. Qu'on ſe rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la premiere claſſe des chevaliers ainſi nommés, parce qu'ils avoient ſeuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur banniere particuliere; elle étoit

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées ;
A nos héros chrétiens déſormais réſervées ;
De mes faibles exploits cet appareil flatteur ;
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur,
A payé d'un ſoldat la bravoure & le zèle,
M'entretient de ma gloire &.. non de Gabrielle!

à ſes autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce ſéjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reſte avec moi.

Les écuyers ſe retirent.

---

d'une forme carrée, au lieu que celle des ſimples chevaliers étoit prolongée à deux pointes comme on en voit encore à l'égliſe dans quelques unes de nos cérémonies religieuſes ; ces ſeigneurs bannerets avoient à leur ſervice cinquante hommes d'armes qui à leur tour avoient ſous leurs ordres deux cavaliers & pluſieurs domeſtiques ; le nom de chevalier banneret ne s'eſt conſervé qu'en Angleterre.

Monlac, reſte avec moi. C'étoit l'écuyer du corps ; ces ſortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître ; ils étoient chargés de ſa lance, de ſon bouclier : celui de Couci eſt de forme ovale ; la banderolle de ſa lance eſt de couleur blanche, ainſi qu'un cordon de ſoie mêlé de perles qui eſt attaché à la partie ſupérieure de ſon caſque. D'ailleurs on vient de lire à la fin de la préface comment mes perſonnages doivent être habillés.

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

PARLONS de mon amour.

MONLAC.

Eſt-ce bien vous, ſeigneur, qui tenez ce langage ;
Vous, dont l'Aſie encore admire le courage ?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur ;
J'ai ſatisfait mon roi, ma patrie & l'honneur ;
Attaché conſtamment aux loix qu'elle m'impoſe ;
De ma religion j'ai défendu la cauſe,
Et, ſans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A l'amour aujourd'hui Couci peut ſe livrer.

vivement.

Profitons des moments d'une fête brillante
Qui retient à Dijon la marche impatiente

Qui retient à Dijon. On ſuppoſe que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le repréſentoit, car Hugues étoit reſté à la Terre Sainte, a invité Philippe Auguſte au retour de la Paleſtine à paſſer par Dijon ; c'eſt le chemin qui conduit à Paris, & de

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
Ami, tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté ſi chere!
Tu penſes que mes pas vers ce lieu ſolitaire,
Par un jeu du hazard ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y ſont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, ſeigneur!

COUCI.

C'eſt ici la patrie;
De l'objet enchanteur qui regne ſur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce ſéjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;
Libre pour quelque inſtant, j'accours m'occuper d'elle;
Dans tout ce que je vois adorer Gabrielle;
Vers ces bois elle aura tourné ſes premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, & briller ſes appas;

---

monarque effectivement prit la route de Lyon pour ſe rendre dans la capitale. La Bourgogne, dès le tems de Charles le ſimple, avoit ſes ducs; un Richard dit le juſticier y commandoit en ſouverain plutôt qu'en vaſſal. Couci aux portes de Dijon a donc pu pour quelque moment ſe ſéparer de la cour & quitter le roi.

Ami. Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient ſouvent les cadets des meilleures maiſons; il n'eſt pas étonnant qu'ils fuſſent chers à leurs maitres, ils étoient ordinairement les dépoſitaires de leurs ſecrets.

Elle ſera venue y chercher la nature;
Elle a toujours de l'art rejetté l'impoſture ;
Ah ! tu ne connais pas le pouvoir de ces yeux,
Où mon cœur, de l'amour a puiſé tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Au dur métier des camps mon ardeur aſſidue,
M'a fait, juſqu'à ce jour, retenir dans mon ſein
Ces doux épanchements, qui trompent mon chagrin.
Figure toi, Monlac, une beauté naiſſante
Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeſte au deſſus des appas,
Peins toi tous les attraits : voilà ſous quelle image
Gabrielle parut, & fixa mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere, de Philippe imploroit l'équité ;
Les beaux yeux de ſa fille étoient mouillés de larmes ;
Qu'avec tranſport mon cœur reſſentit ſes allarmes !

Son pere, de Philippe. Le Preux de Vergi étoit venu implorer le ſecours de Philippe Auguſte contre Hugues ſon ſouverain, qui les armes à la main vouloit s'emparer de ſon comté ; Philippe fit rendre juſtice à l'offenſé, & l'affermit dans ſes poſſeſſions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de ſeigneur ſuzerain.

Toute la cour, Monlaç, eut l'ame de Couci ;
Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
Au louvre, avec ſon pere, elle fut amenée.
La fille des GRANDS ROIS, dont le noble hymenée
Vint au ſang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du ſang de Charlemagne ajouter la ſplendeur,
L'auguſte Eliſabeth, franchiſſant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir ſon égale.
Un de ces jeux guerriers, qu'inventa le Français ;
Pour nourrir la valeur dans le ſein de la paix,

La fille des GRANDS ROIS c'étoit la dénomination conſacrée pour déſigner les rois de notre ſeconde dynaſtie ; les Français en adoroient encore la mémoire ; Philippe Auguſte lui-même s'étoit propoſé Charlemagne pour modele ; ſa femme nommée Iſabelle, ou Eliſabeth, fille de Beaudoin VI, comte de Hainaut, deſcendoit en ligne directe d'Ermengarde fille aînée de l'infortuné Charles duc de Lorraine frere de Lothaire II, & de Louis V ; Eliſabeth par ſon mariage réunit les deux maiſons royales, & le ſang de Charlemagne ſe confondit dans celui de Hugues Capet. La nation vit cette alliance avec des tranſports de joie qui caractériſent la tendreſſe du Français pour ſes maîtres ; au reſte Eliſabeth étoit morte long-tems avant que le roi entreprit ſon voyage de la Terre Sainte.

Qu'inventa le Français. On eſt peu d'accord ſur l'origine des tournois ; les étrangers les appellent *combats Français* ou *à la maniere des Français*, ce qui pourroit faire croire que nous en ſommes les inventeurs.

Acheva d'exciter une flamme immortelle ;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle ;
Dès cet inſtant, Monlac, ſes chiffres, ſes couleurs,
Sa deviſe, ſon nom, tout peignit mes ardeurs :
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivreſſe !
Daigna me préférer, approuver ma tendreſſe ;
Je reçus de ſa foi ce gage précieux,
Ce tiſſu, qu'elle-même orna de ſes cheveux,
Préſent cher à l'amour, où mes regards ſans ceſſe
Adorent les faveurs de ma belle maitreſſe.
Nos mains ſe préſentoient au lien ſolemnel ;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient ſur l'autel ;
Ils ſont éteints. L'orgueil, que ſuit bientôt la haîne,
Diviſe nos parents, & briſe notre chaîne !
Je fis juſques au thrône éclater mes regrets ;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits ;
Contre moi, de Suger on arma la ſageſſe,
Je pleurai dans ſon ſein ; je gardai ma tendreſſe ;

Je reçus de ſa foi. Il veut parler d'un braſſelet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

Contre moi, de Suger. Suger, abbé de Saint Denis, élevé aux premieres places par ſes ſeules vertus, tenant tout de ſon mérite perſonnel, miniſtre de deux grands ſouverains & régent du royaume pendant nos croiſades. Il eſt à remarquer que

Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Evita mes regards; je partis ſans la voir,
Mais emportant, hélas! ſon image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel eſt votre eſpoir?

COUCI.

De preſſer des liens
Où s'attachent mes jours, & ſans doute les ſiens;
Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle..
Sa foi.. Dieu! qu'ai-dit?. image trop cruelle!
J'ai vu ſur moi la mort réunir ſes fureurs;
J'ai ſçu l'enviſager dans toutes ſes horreurs.

---

cet homme reſpectable fut toujours un de ceux qui s'oppoſerent avec plus de fermeté à cette ridicule entrepriſe d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Aſie; il fut appellé par le roi même & par le peuple, *le pere de la patrie* & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort ſous Louis le jeune en 1182, mais on n'a pas voulu faire une hiſtoire; on a eu deſſein de compoſer une tragédie, & il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une piéce de ce genre à rappeller ces grands noms qui font époques dans nos annales; ces ſortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

Souviens toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déja de ma fin le bruit se répandoit;
Tu sçais quel sentiment alors me possédoit:
Tu connais cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas menaçoit mon destin,
Je conserve toujours cet écrit dans mon sein..
Ami, rappelle toi ma volonté derniere;
J'ai reçu tes serments, ta parole est sincere;
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don sanglant...
Tu frémis! tu m'entends. Non, un amour si tendre
Cher Monlac, à l'oubli ne doit jamais s'attendre.
Je suis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand sera même attendri;
Philippe.. je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majesté suprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
Philippe, à ses genoux verra tomber Couci;
Il entendra les vœux d'un serviteur fidelle,
Et..

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, si d'une main cruelle

Je déchire le voile épaiſſi ſur vos yeux ;
Mais le malheur prévu nous paraît moins affreux.
Vous me parlez, ſeigneur, d'un prince qui vous aime ;
Avez-vous obſervé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux oſoient ſe declarer,
Affectoit de ſe taire, & ſembloit ſoupirer ?
Le ſage Montigni dont la haute vaillance
Mérita de porter l'étendard de la France,

Le ſage Montigni. Quelle douceur on goute à rendre un hommage public à la vertu, & que je ſerois heureux de venger de l'oubli de l'hiſtoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus reſpectable qu'il étoit dans l'indigence ! c'eſt ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France, (banniere de velours bleu céleſte parſemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités, de houpes de ſoye verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe Auguſte fut renverſé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, hauſſoit & baiſſoit la banniere royale pour donner à toute l'armée le ſignal du péril où ſe trouvoit le monarque ; ce vaillant homme, quoiqu'embarraſſé de ſon étendard, fit au roi un rempart de ſon corps, renverſant à grands coups de ſabre tout ce qui ſe préſentoit pour l'aſſaillir, (ce ſont les expreſſions de Veliy)

Et qui fait reſpecter au courtiſan confus
Une pauvreté fiere, & de ſimples vertus;
Ce digne chevalier vous invite à combattre
D'un penchant malheureux le trait opiniâtre;
Sargines & de Roye, à ce brave homme unis,
Vous donnent des conſeils...

COUCI *avec emportement.*

Qui ſeront peu ſuivis,
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais, votre FRERE D'ARMES,

---

j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle dont je deſirerois bien étendre l'éclat.

Sargines & de Roye. Sargines autre chevalier connu par ſa bravoure & ſa capacité; St. Louis au retour de ſon premier voyage de la Paleſtine lui confia le commandement des troupes qui y étoient reſtées. De Roye un des dignes favoris de Philippe Auguſte, & appartenant à une maiſon auſſi ancienne qu'illuſtre.

Votre frere d'armes. C'étoit une eſpece d'aſſociation conſacrée par des ſerments & par des cérémonies religieuſes; les contractans baiſoient enſemble la paix que l'on préſente à la meſſe

Courtenai vous embraſſe, en répandant des larmes!
Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'eſt perdu ce billet où ſe peignoient vos feux?
Quand tout de vos tranſports marque la violence,
Seigneur.. ſur Gabrielle on garde le ſilence.

COUCI.

Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'eſpoir;
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du faible courtiſan mon pere ſe fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le ſort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud ſacré..
Qu'as-tu dit? *à Monlac.*

& quelquefois recevoient en même tems la communion; on a dans l'hiſtoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités exiſtoient encore de ſon tems; il avoit communié avec le duc de Guiſe, de la même hoſtie; le duc de Bourgogne s'étoit lié auſſi de même avec le duc d'Orléans, & l'on ſçait quelles furent les ſuites de ces fraternités; en un mot l'aſſiſtance qu'on devoit à ſon *frere d'armes* l'emportoit encore ſur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Gueſclin parlant de Louis de Sancerne, dit *mon frere d'armes.*

Courtenai. Ce nom eſt trop connu pour qu'on s'y arrête.

Ah! cruel.. dans mon ame incertaine
Sont entrés les ſoupçons, qu'a pu nourrir la tienne !.
O Dieu, qui ſur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas
Que pour me replonger plus avant dans la tombe ?.
Sous tant de coups divers mon courage ſuccombe !

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reſte quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant ſur la ſcène du côté oppoſé à celui de Couci, que l'épaiſſeur des arbres empêche de voir, a la tête panchée dans le ſein d'Adèle, qui la ſoutient; elle lève enſuite la tête, & d'une voix languiſſante à Adèle.*

JE puis donc dans ton ſein pleurer en liberté,
Chere Adèle.. *elle retombe dans la même ſituation, releve la tête.*
Il n'eſt plus !. & je vois la clarté !
De mouvements ſecrets le mélange m'accable !.
Je ne ſçais ſi je ſuis vertueuſe, ou coupable..
Malheureuſe ! tes ſens ſont remplis de douleur !
Eſt-ce à toi de douter du crime de ton cœur ?

à Adèle.

L'auroit-on pénétré ? *Elle retombe dans le sein d'Adèle. Pendant ce tems, Couci quitte sa situation, leve les yeux au ciel & va quelque pas plus loin se replonger dans son accablement. Gabrielle & Adèle avancent sur la scène.*

Je soutiendrois, Adèle,
Mes peines.. mes tourments.. la mort la plus cruelle,
Si dumoins il vivoit ! *elle apperçoit Monlac.*
Que veut cet écuyer ?.
Me trompé-je ?. voilà.. voilà le bouclier..
Mon chiffre.. *avec un cri*, l'écusson de Couci !.

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête, reconnaît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE *reconnaissant Couci.*

Couci !

COUCI.

Je puis tomber à ses génoux !. c'est elle !..
A tes pieds.. à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant,
Du poison des douleurs ma flamme s'est nourrie ;
L'absence ni le tems ne l'ont point affaiblie ;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Jusqu'au bord du tombeau, dans le sein du trépas.
Gabrielle ! en ces lieux ! quand mon ame éperdue..
Eh ! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue !.
Parle, divin objet d'une constante ardeur,
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur.

Gabrielle eſt mourante dans les bras d'Adèle.

R'ouvre les à ma voix . . c'eſt l'amant le plus tendre ;
Le plus rempli de toi !. que le ſort vient te rendre..

GABRIELLE.

C'eſt vous ! Couci ! c'eſt vous ! vous vivez.. *à Adèle.*
Aide-moi ;
Retitons - nous , *elle fait quelques pas comme pour ſe retirer.*

COUCI *s'oppoſant aux pas de Gabrielle.*

Tu ſuis , lorſque je te revoi !
Gabrielle . . aurois-tu trahi cette tendreſſe ? .

GABRIELLE.

à Couci.

Que dit-il ? . laiſſez-moi . . laiſſez . .

COUCI *s'oppoſant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laiſſe !
Tu ne m'aimerois plus ?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas !
(*à part.*)
Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats !

COUCI.

Tu le devrois ? quels ſont les malheurs que j'ignore ?
Gabrielle , Couci plus que jamais t'adore ,
Par de nouveaux ſerments accourt s'unir à toi ,
Te demander ton cœur.. te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends !. *à Adèle.*
Allons , Adèle . .

COUCI.

Non, ingrate

Je ne vous quitte point ; que votre haine éclate..

GABRIELLE.

Si je vous haiſſois, je n'héſiterois pas..

Ma faibleſſe.. Couci.. n'arrêtez point mes pas..

COUCI.

Je vous ſuis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur .. mon devoir ..

COUCI.

Votre devoir.. qu'entens-je !..

Elle veut ſe retirer.

Non, pourſuivez.. l'effroi me glace.. me ſaiſit..

GABRIELLE.

Couci... ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres ?

GABRIELLE *à Couci.*

(à part.)

Eh ! qu'il eſt entre nous de plus fortes barrieres !..

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funeſtes lieux..

COUCI.

Quelle affreuſe clarté m'a deſſillé les yeux !..

Seroit-il

Seroit-il vrai ? . je meurs ! . un fatal hymenée. .

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare. . & me tient enchaînée.

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentiments;
C'est un autre que vous qui reçut mes serments;
Asservie à mon pere, à mon sort immolée,
Entraînée à l'autel, mourante, désolée,
Oui, j'ai donné ma main : un autre que Couci,
Doit régner sur ce cœur, prêt d'être anéanti.
Je ne suis plus à moi ; de toutes mes pensées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
Lier mon ame entiere au nœud que j'ai formé..
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte!
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,
Épargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,
Que je suis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre estime ?
C'est le seul sentiment digne de mon retour,
Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.

On avoit répandu l'accablante nouvelle ;
Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle ;
Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr ;
Vous vivez. Il suffit.. c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel ?

Adèle & Monlac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez.. arrêtez..

COUCI *toujours la main sur son épée.*

Eh ! quel sera mon sort ?
Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence..

GABRIELLE *avec tendresse, & en pleurant.*

Ah, Couci ! sur votre ame est-ce là ma puissance ?

COUCI *à ce mot, sort de sa sombre fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix ?..
Je vivrai.. je vivrai.. pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art dont le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste !

Au fer du Sarrasin pourquoi suis-je échappé ?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé ?
C'est moi ! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui cède au désespoir, & qui meurt dans les larmes !.

à Gabrielle avec emportement.

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur ?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est faible, hélas ! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir ! .
J'y veux rentrer. *à Couci*
L'honneur, le ciel, tout nous sépare..
Pour la derniere fois je vous dis.. je m'égare..
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets ;
Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer.

(à Adèle.)

Je tremble que Fayel. .

COUCI.

Fayel ! c'est ce barbare
Dont l'amour furieux possede un bien si rare !

Lui !. je cours à l'inſtant l'immoler de ma main.

GABRIELLE *s'oppoſant avec vivacité au paſſage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le ſein ;
Comblez le ſort affreux qui pourſuit Gabrielle ;
Elle n'eſt point aſſez parjure & criminelle :
Il manquoit à ſes maux, à ſon penchant ſecret,
D'embraſſer vos fureurs, d'adopter le forfait,
De proſcrire une vie à la ſienne attachée..
Que ma révolte éclate, & ne ſoit plus cachée !
Allez, barbare, allez, raſſemblant tous les coups,
Sous les yeux de ſa femme égorger un époux..
O Dieu ! ma deſtinée eſt-elle aſſez affreuſe ?
Quels ſont tous mes tourmens ! je ſuis bien malheureuſe !
Hélas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & ſentir mes revers..
Et c'eſt Couci qui veut imprimer ſur ma vie,
La tache du ſoupçon & de la perfidie !
C'eſt Couci qui m'expoſe à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours accablés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel ! la durée eſt remplie !
Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie ;
Gabrielle mourante eut pu le déſarmer...

à Couci en le regardant avec tendreſſe.

Tous deux percez mon cœur.. & vous ſçavez aimer !

COUCI.

Crois que je ſçais aimer, puiſque je vis encore.
Eh bien! faut-il ſouffrir un rival que j'abhore?
Dans un tyran jaloux te voir, te reſpecter?
Mourir de mon amour, ſans le faire éclater?
Quand de toi ſeule enfin mon ame eſt poſſédée,
Faut-il me refuſer juſqu'à la moindre idée
Qui ſoulage mes maux, & flatte cette ardeur?..

avec tranſport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux ſouveraine adorée,
Qui toujours de Couci ſeras idolâtrée..
Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE, *s'attendriſſant,*

La pitié, cher Couci!. Dieu! qu'ai-je dit? l'honneur..

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI *ſe précipitant à ſes pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi derriere elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. *à Couci.* Je tremble.. leve toi..

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci eſt aux pieds de Gabrielle & lui baiſe la main, ſe diviſent en pluſieurs troupes & fondent ſur l'un & l'autre, ainſi que ſur Adèle & ſur Monlac; Couci veut tirer ſon épée.

COUCI.

ON m'ôte mon épée!. ah! lâches! *il voit qu'on ſe ſaiſit de Gabrielle.*

C'eſt.. c'eſt moi..

C'eſt moi.. de mes tranſports elle n'eſt point complice.

On l'emmene.

GABRIELLE *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'eſt point criminel.. que ſeule on me puniſſe.

On baiſſe la toile.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit guères de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL *entrant sur la scéne avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers, & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

Qu'on lui perce le flanc de cent coups de poignard!
Que dans son cœur la mort entre de toute part!
Par degrés, sur ses jours attachez mes vengeances..
ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.
Inventez des tourments.. égaux à mes souffrances;

Qu'il ſe ſente mourir.. *ils vont ſe retirer, il va encore à eux.*
Non, pour quelque moment;
Qu'il vive; ſuſpendons un juſte châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un ſupplice horrible ait exhalé la vie:
Je veux ſçavoir ſon rang, je veux ſçavoir ſon nom;
M'abbreuver à longs traits du plus mortel poiſon,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y ſaiſir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine & m'en raſſaſier;
Je veux enviſager mon malheur tout entier.
S'il eſt quelque douceur dans mon ſort effroyable,
C'eſt de voir à quel point l'infortune m'accable,
De meſurer de l'œil, d'oſer approfondir
L'abime épouvantable où je vais m'engloutir..
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines!.
Il va tout dévorer. *à ſes officiers, écuyers, &c.*
Qu'écraſé ſous les chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide.. ah! je ſuis vingt fois plus malheureux!
En vain pour tourmenter l'odieuſe victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'employerois les ſecours de la flamme & du fer:
C'eſt moi.. qui dans mon ſein recèle tout l'enfer!.

C'eſt moi qui, dans un cœur déchiré de bleſſures,
Réunis tous les maux, & toutes les tortures..
Je mourrai dans la rage & dans le déſeſpoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir :
Mais j'emporte au tombeau cette douce eſpérance
Que j'aurai conſacré l'excès de ma vengeance.
Que Raymond vienne ici.

Ils ſortent.

SCENE II.

FAYEL *ſeul, s'appuyant la tête ſur un fauteuil, la releve.*

JE l'ai donc dévoilé
Ce myſtere du crime, & tout eſt révélé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes!
Voilà pourquoi ſes yeux étoient couverts de larmes!
Pour expier ces pleurs, que de ſang va couler!
En ces murs, les forfaits vont tous ſe raſſembler.
Que la ſeule vengeance & m'enflamme & me guide.
Je ſçais par quel moyen punir une perfide;
A mon reſſentiment elle penſe échapper:
C'eſt au cœur d'un rival que je veux la frapper;
C'eſt-là qu'à ſes regards ma main impatiente
Brûle de préſenter une image effrayante,

D'offrir d'un ennemi le ſang encor fumant..
Je veux que goûte à goûte on épuiſe ſon flanc.
J'aurois de la pitié!. qui! moi! quand Gabrielle..
Pour un ſenſible époux fut-elle moins cruelle?
Eh! quel eſt mon deſtin?. Penchant trop écouté,
C'eſt toi qui m'as conduit à cette extrémité!..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie;
L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'euſſe été vertueux;
Tout ſe fut reſſenti du charme de mes feux..
Mon hymen n'a formé qu'une odieuſe chaîne!
Je n'ai pu, miſérable! inſpirer que la haîne!..
Eh bien, livrons nous donc à toutes ſes fureurs;
Jouiſſons du plaiſir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere;
Répandons mes poiſons ſur la nature entiere.
Cui, puiſque l'on me pouſſe à ces excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devint malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faiſant avec vivacité quelques pas au devant de Raymond.*

L'AUTEUR de mes tourments tarde bien à paraître !
avec chaleur.
Inſtruis-moi : le pays, le nom, le rang du traître ?.

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos chevaliers ;
Son front n'eſt altéré d'aucune ombre de crainte ;
Il n'eſt même à ſa bouche échappé nulle plainte ;
Il a vu ſons nos coups tomber ſon écuyer,
Et ſon orgueil encor parait nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil inſolent, je ſçaurai le confondre ;
Il garde le ſilence ? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble ſeulement éclate dans ces mots :
« Elle n'eſt point coupable, & j'ai cauſé ſes maux ! »

FAYEL.

Elle n'eſt point coupable!

RAYMOND.

A cette ſombre idée,
Le déſeſpoir trahit ſon ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes ſoins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le ſpectacle & l'horreur de leur ſort,
S'enverront pour adieux les accents de la mort.

RAYMOND *avec étonnement.*

Gabrielle, ſeigneur!.

FAYEL.

Gabrielle, elle-méme..
Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime!.
Des traits qui m'ont bleſſé, voilà le plus mortel!
Et n'être point aimé!. ce rival.. juſte ciel!.
Ne pourrai-je auſſi loin que s'étend ma vengeance,
Porter ſon châtiment, prolonger ſa ſouffrance?
Ne peut-il que mourir? qu'eſt-ce que le trépas?
La fin de la douleur!. *à Raymond & en regardant du côté des portes.*
Et je ne le vois pas!

Et mes yeux ne ſont point attachés ſur ſes peines !

RAYMOND.

Vous allés à l'inſtant, le voir chargé de chaînes.

FAYEL.

Et ſa complice ?

RAYMOND.

On l'a ramenée à la tour ;

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de ſon coupable amour ?

RAYMOND.

Dans ſes larmes noyée, accablée & mourante..

FAYEL *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprens-tu ? Gabrielle expirante !.
Va, cours à la priſon.. *Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui & l'arrête.*
Attends.. je veux ſçavoir..
Eclaircir les horreurs du forfait le plus noir,
Développer le fil de cette perfidie..
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie !.
il s'appuie la tête ſur un fauteuil.
Que je ſuis malheureux ! *il reſte quelque tems dans cette ſituation; enſuite avec vivacité à Raymond.*
C'eſt toi, cruel, c'eſt toi
Dont l'eſprit infernal s'eſt emparé de moi ;

Tu connaiſſois mon cœur de ſoupçon ſuſceptible ;
Tu ſçais que des mortels je ſuis le plus ſenſible..
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, ſeigneur..

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.

Tantôt à ſes genoux dépoſant mes allarmes,
Je diſſipois ſon trouble, & j'eſſuyois ſes larmes ;
Mes tranſports.. pour jamais ils alloient ſe calmer ;
J'attendois mon pardon; elle auroit pu m'aimer :
Et tu viens m'arracher à cette douce ivreſſe,
Pour mieux envenimer le trait dont je me bleſſe,
Pour verſer dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces ſombres poiſons dont s'enivre mon cœur!
Sans toi, mes yeux jaloux ſeroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ſes premiers ſoupirs un penchant étouffé
Qui.. bien-tôt mon amour en auroit triomphé..
Laiſſe moi, malheureux, va ſors de ma préſence
Fuis, ou crains que la mort ne ſoit ta récompenſe..

Raymond ſe retire.

Reviens, reviens ; dis-moi : ſonge que je t'entends,
Que le ſang va couler dans ces affreux inſtants.

Parle, cet étranger que tu n'as pu connaître,
Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être..
Les obſervois-tu bien ? quels étoient leurs diſcours ?
Le fer de la vengeance eſt levé ſur tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai pu rien entendre.

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Et d'une mort cruelle..

RAYMOND.

On l'a ſurpris, ſeigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ſes pieds !. lorſqu'un trop faible époux
Héſitoit à frapper, & ſuſpendoit ſes coups ;
Quand je touchois peut-être au moment de l'abſoudre..
Ne les puis-je tous deux écraſer de la foudre ?
Ah ! Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuſe mes tranſports ; tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractere,
Facile à s'adoucir, ſi l'on daignoit me plaire...
Eh ! ce n'eſt qu'à toi ſeul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit ſe confier !
Tout irrite mes maux ; nul eſpoir ne me flate..
Il étoit à ſes pieds !. tu mourras, femme ingrate ;
Rien ne peut te ſauver. *à Raymond.*
Allons, que ma fureur
Rempliſſe ce ſéjour de toute ſon horreur,

De la ſoif de leur ſang mon ame eſt dévorée.
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empreſſé de retenir le roi,
Qu'il coure lui porter ſon hommage & ſa foi..
Les rois, tous les humains, & le ciel, & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre...

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND, *troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni caſque ni épée.*

FAYEL *tirant le poignard & courant avec impétuoſité ſur Couci.*

AH ! je perce ton cœur !

Il s'arrête, & remet ſon poignard à ſa ceinture.

Non, monſtre des enfers,
N'y rentre point encor ; que ſur ce cœur pervers
La mort prête à frapper demeure ſuſpendue !

Qu'il coure lui porter. Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été ſecouru par Philippe Auguſte dans ſes démêlés avec le duc de Bourgogne, ſon ſouverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

Il faut me découvrir . . que je ſouffre à ſa vue !
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours,
Dis, à mille tourments..

COUCI.

J'oppoſe mon courage ;
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Écoute-moi, Fayel ; je te hais, & te plains.
S'il ne ſe fut agi que de mes ſeuls deſtins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eut forcé jamais à rompre le ſilence ;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je ſçais, & me taire, & ſouffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le ſeul dont mon ame eſt remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me preſſer enfin
D'eſſayer d'adoucir ce courroux inhumain ;
Epuiſe ſur mes jours ta cruauté jalouſe :
Mais répons : que t'a fait ta malheureuſe épouſe ?
Pourquoi porter l'effroi dans ſon cœur éperdu,
Quand ſa vertu..

FAYEL *furieux.*

C'eſt toi qui vantes ſa vertu,

Traitre, étoit-ce à ſes pieds?. & tu n'as qu'une vie!
A mon gré je ne puis aſſouvir ma furie!
Il n'eſt point de ſupplice au deſſus de la mort!

COUCI.

Oui, j'étois à ſes pieds; par un dernier effort
L'amour..

FAYEL.

L'amour!. enfer, prête moi ta puiſſance;
Tes plus affreux tourments, pour combler ma vengeance!

COUCI.

C'eſt moi, Fayel, c'eſt moi qui devrois te montrer
Ce ſombre emportement où tu peux te livrer!
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuſe
Dont la fin, ſans ton crime, eut été douloureuſe.
Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout, Fayel!.
Va, le trait de la mort n'eſt point le plus cruel;
Il eſt d'autres tourments, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eut joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois..

FAYEL *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois?

COUCI.

J'adorois Gabrielle ;

Fayel dans ces moments eſt livré à toutes ſes fureurs, il ſe promène à grands pas ſur le théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'inſtant de m'unir avec elle.

FAYEL *à Raymond,*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus ?
Quel éclair m'a frappé !. preſſentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embraſſe !.
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace ?.
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux !

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour ſentir tous les maux !

FAYEL *avec un cri.*

C'eſt Couci !. dans mes mains !. plaiſir de la vengeance,
Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence !
C'eſt Couci ! ce rival.. qui ſans doute eſt aimé !.
Quel trait !. ah ! mon courroux s'eſt encore allumé !
à ſes écuyers &c.
Commencez le tourment qui doit punir ce traître.
Pour expirer cent fois ne ſçauroit-il renaître ?

Frappez. *Plusieurs de ces écuyers tirent leurs épées, & vont pour frapper Couci.*

COUCI *avec une tranquillité dédaigneuse, à Fayel.*

Toi, chevalier!

FAYEL *sortant de sa fureur, & prenant un ton plus modéré.*

Je manquois à l'honneur.

à Couci avec transport.

Juge combien l'amour peut égarer un cœur!
Et tu viens d'empêcher que mon front ne rougisse!
C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier:
Tu vas voir si Fayel est digne chevalier!
La honte m'eût flétri; ton attente est trompée.

à ses écuyers, &c.

Qu'on détache ses fers, rendez lui son épée.
Qu'on m'apporte la mienne.. *ses écuyers sortent.*

Allons, c'est dans ces lieux
Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous deux;
De ton sort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

à Couci.

Puissé-je dans ton sang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient ſortis reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel ; ils préſentent auſſi des boucliers à leur maître.

Non ; point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affaiblir ou détourner les coups ;
Combattons pour mourir ; c'eſt le prix que j'envie,
Pourvû que de ſa mort la mienne ſoit ſuivie !

à Raymond.

Écoute-moi, Raymond. *Il l'amene ſur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*

Si, trompant ma fureur,
Mon deſtin ennemi *en jettant les yeux ſur Couci.*
Le déclaroit vainqueur ;
J'exige ta parole, & j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au ſein de Gabrielle,
Que ſon dernier ſoupir s'échappe avec le mien ;
Surtout de mon trépas qu'elle ne ſçache rien !
Et pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci ſous mes armes ſuccombe ;

Il revient au milieu du théâtre vers Couci qui a l'épée à la main ainſi que Fayel.

(à ſes écuyers, &c.)

Si le ciel protégeoit un rival déteſté,
Laiſſez-le de ces lieux ſortir en ſûreté ;
Qu'on ſuive en tout les loix de la chevalerie ;
Que ma haine ſurvive & non la perfidie.

à ſes écuyers, &c.

Allez, nous combattrons, nous mourrons ſans témoins;
Pour croire à ſon honneur, je ne le hais pas moins;
Mais l'un & l'autre ici ſe rendent trop juſtice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers ſortent.

SCENE V.

FAYEL. COUCI, *ils ont tout deux l'épée à la main.*

FAYEL *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je ſuis connu ;
Peut-être juſqu'à toi mon nom eſt parvenu ;
L'Aſie a vu tomber ſes guerriers ſous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ſes plaines s'éleve :
J'ignore donc la crainte, & brave le danger.
Plus que toi je dois être ardent à me venger :
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle,
Ne voudroit que hair l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevoi
Le ſentiment ſecret qui t'impoſe la loi ;
Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate ?
Tu ne le ſeras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui ſans doute, Fayel, je crains de l'offenſer.
Va !.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verſer
Le ſang que m'ont laiſſé les fureurs de la guerre :
Hâte-toi ; de ſes flots inonde cette terre ;
Tranche des jours affreux.

FAYEL

Ah ! barbare, c'eſt moi
Qui deſire ma fin, & qui l'attends de toi ;
C'eſt Fayel qui demande à ta main vengereſſe
Un trépas qui le fuit, & qu'il pourſuit ſans ceſſe ;
Non, je ne prétends point combattre pour des jours
Dont le courroux céleſte empoiſonna le cours ;
Je rejette une épée en mes mains inutile.

Il jette ſon épée à terre.

Couci, j'ouvre à ton fer un chemin plus facile.

Il découvre ſon eſtomac.

Tiens, tiens, frappe, voilà ce cœur triſte & jaloux
Qui brûle, qui s'élance au-devant de tes coups !
C'eſt-là qu'il faut chercher, c'eſt-là qu'il faut détruire
Cet amour furieux qui toujours me déchire,
Pour qui juſqu'à préſent j'ai tout ſacrifié !

Il tombe dans un fauteuil & regarde Couci qui paraît s'attendrir.

Je ſuis bien malheureux ! j'excite ta pitié !

Que pour l'œil d'un rival, ce ſpectacle a de charmes !
Vois, vois Fayel qui pleure, & jouis de ſes larmes..
Cette ardeur m'a plongé dans de honteux excès !
Elle m'emporteroit au comble des forfaits..
Je n'ai plus de raiſon, moi-même je m'abhorre,
Mon amour irrité s'enflamme plus encore.

à Couci avec tranſport.

Trompe-moi ſur mes maux, dis-moi, lorſque Vergi..
Pourquoi m'a-t'il caché ?. tout eſt mon ennemi !
Quand ſa main préparoit ces nœuds.. idée horrible !
Sa fille.. à ton amour étoit-elle ſenſible ?
La ſeule obéiſſance au pouvoir paternel
L'eut-elle décidée à marcher à l'autel ?
Ne crains point, ne crains point de déchirer mon ame ;
Que je ſois dévoré d'une funeſte flamme :
Elle t'aimoit. . *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi..
Si ſon pere eut voulu..

FAYEL *avec fureur ſe levant, & reprenant ſon épée.*

Ton trouble t'a trahi.

Oui, l'on t'aimoit ! on t'aime ! ah ! monſtre ! à ma furie.

Il lui porte des coups d'épée.

Défens-toi, défens-toi ; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en ſe battant, dans les couliſſes ; on entend encore le bruit des épées quelque tems après qu'ils ſe ſont retirés.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre eſt obſcurci ; la ſcène ne change point ; c'eſt le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND *empreſſé de ſuivre Fayel qui traverſe le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée ſur un côté, & laiſſant après lui de longues traces de ſang.*

VOTRE ſang qui s'élance !. arrêtez.. un inſtant..
Acceptez de ma main le ſecours bienfaiſant..

FAYEL *tombant de faibleſſe dans un fauteuil.*

Laiſſe-le s'échapper ; par torrents qu'il jailliſſe ;
Je ne puis aſſez-tôt terminer mon ſupplice !.
Que dis-je, ami ? retiens ce ſang impétueux,
Qui brule de quitter des liens odieux.

Entends mes vœux, ô ciel ! que Fayel vive une heure ;
Le tems de ſe venger ! tonne enſuite, & qu'il meure.

à Raymond qui s'occupe à raccommoder l'appareil de la bleſſure de ſon maître,

Tout m'eſt connu. Jamais on ne m'auroit aimé !.
Raymond, par ma fureur je me ſens ranimé,

il ſe leve avec tranſport.

Je ſens de mes tranſports croître la violence ;
Et je cours préparer la plus grande vengeance..

d'une fureur concentrée.

Je veux que la nature en frémiſſe d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur.
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haîne ;
Moi-même, je friſſonne !

RAYMOND *avec crainte.*

Iriez-vous égorger
Votre épouſe ?.

FAYEL.

Fayel .. ſçaura mieux ſe venger.

RAYMOND.

Quoi, ſeigneur !

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir n'eſt qu'un trait ordinaire ;
Je te l'ai dit : la mort eſt le terme des maux ;
Dans ce dernier moment tous les coups ſont égaux ;

Une autre peine attend une épouſe infidelle,
Raymond, & je voudrois qu'elle fut éternelle.
Peut-elle aſſez ſouffrir! la perfide en ces lieux
Par mon ordre bientôt doit s'offrir à mes yeux;
Ami, j'ai commandé qu'un ſilence ſévere
Sur tout ce qui ſe paſſe entretînt le myſtere..
Je veux la voir encor, lire au fond de ce cœur..
Je ne ſuis pas aſſez rempli de mon malheur!
Je veux que de ſa bouche enfin elle m'apprenne..
Juſqu'à quel point Fayel peut exciter ſa haine,
Tout ce qu'à ma fureur.. grand Dieu!. je l'apperçoi;
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND,

Gabrielle eſt échevellée & mourante dans les bras d'Adèle qui l'amene lentement ſur la ſcene.

RAYMOND *à Adèle.*

VOus pourrez l'avertir qu'inceſſament mon maître,
Adèle, à ſes regards ici va reparaître.

ADELE.

Elle attendra.. Raymond, vous voyez ſa douleur!

Raymond ſe retire.

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE

ADELE.

en regardant ſa maitreſſe.

IL nous fuit.. de ſes maux tout accroit la rigueur!
Tout s'obſtine à nourrir cette douleur profonde,
A briſer tous les nœuds qui l'attachoient au monde.
O Dieu! viens l'appuyer de ton bras protecteur;
Il ne lui reſte plus d'autre conſolateur.

Daigne écouter ma voix pour cette infortunée !
Madame, ouvrez les yeux..

GABRIELLE *revenant à la vie, à Adèle.*

Quelle eſt ſa deſtinée?

ADELE.

Que me demandez vous ?

GABRIELLE.

Quoi, tu ne m'entends pas ?
Et quel autre intérêt m'eut ravie au trépas ?
Pourquoi mon ame laſſe, & de crainte abbatue,
Prête à m'abandonner, s'eſt-elle ſuſpendue ?
Chere Adèle... inſtruis-moi du deſtin de Couci ;
C'eſt mon malheureux ſort qui l'amenoit ici.

ADELE.

Ces ſolitaires lieux ont à votre préſence
Paru s'envelopper d'un effrayant ſilence :
Raymond vient d'annoncer en ce moment cruel
Que vous alliez revoir le barbare Fayel ;
Je voulois emprunter quelque lumiere ſure
Qui put nous retirer de cette nuit obſcure ;
Couci ſous la vengeance auroit-il ſuccombé ?
A mes regards ſoudain Raymond s'eſt dérobé.
Madame, tout ſe tait, tout préſente à ma vue
Une épouvante ſombre en ces murs répandue ;

On diroit que la mort habite ce ſéjour.

GABRIELLE.

Adèle, & ſi ſes yeux étoient fermés au jour;
Si mon injuſte époux.. Couci n'eſt point coupable;
C'eſt à moi d'aſſouvir un courroux implacable;
D'une vie odieuſe, ô ciel! romps les liens,
Et veille ſur des jours bien plus chers que les miens..
Ma pitié, chere Adèle, a peine à ſe contraindre..
Eh! de ce ſentiment l'honneur peut-il ſe plaindre?
O vertu, pour fléchir ſous ta ſévérité,
Faudra-t-il étouffer la triſte humanité?
Tu me reprocherois mes ſecrettes allarmes?
Ah! du moins permets-moi la douleur & les larmes!

ADELE.

Ce trouble ſi profond peut-il vous abuſer?
A des regards jaloux craignez de l'expoſer.

GABRIELLE, *en pleurant.*

Eh bien! oui, c'eſt l'amour, c'eſt l'amour le plus tendre,
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'eſt la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui;
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus diſſimuler mon crime;
Je viens à mon tyran préſenter ſa victime;

Je

Je viens juſtifier ſon courroux inhumain,
Implorer le trépas, comme un don de ſa main;
Il eſt tems que ſes yeux pénétrent mes bleſſures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Eſt-ce donc triompher, & ſuivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu?
De borner ſes efforts à renfermer ſa honte,
De n'oſer de ſes pleurs jamais ſe rendre compte,
De ſe craindre ſoi-même, en laiſſant échapper
Des ſoupirs dont l'objet ne ſçauroit nous tromper?
Juſqu'à préſent voilà ce qu'a pu mon courage.
Du moins à la vertu je rends un noble hommage,
En montrant ma franchiſe & ma ſincérité;
Mon ame a trop long-tems trahi la vérité;
Que Fayel ſçache enfin que ſa femme l'offenſe,
Qu'un autre a ſur mon cœur conſervé ſa puiſſance..
En un mot qu'il me frappe, & ſauvons à ce prix:.
Adèle.. dans ce lieu d'où vient que je frémis?
Quoi ..

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND, ADELE, *Fayel paraît dans l'enfoncement du théâtre, il parle à Raymond, Gabrielle va se précipiter à ses pieds.*

GABRIELLE *vivement.*

JE tombe à vos pieds, & j'y porte mes larmes,
Seigneur.. *à Fayel qui veut la faire relever.*
N'empêchez point..

FAYEL *troublé.*

Madame.. (*à part.*)
Que de charmes!.
Levez-vous.. *à Raymond avec vivacité.*
Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends.. (*à part.*) ciel! quel pouvoir m'a sitôt enchaîné!

GABRIELLE *que Fayel veut faire relever.*

Que j'y meure, seigneur.

FAYEL.

Non.. levez-vous, vous dis-je..
(*à part.*
Mon trouble!.

GABRIELLE.

J'obéis, puisqu'un époux l'éxige..

Elle se leve en conservant le maintien de la douleur, elle apperçoit l'appareil sur le côté de Fayel.

Dieu ! vous êtes blessé !

FAYEL *en la considerant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, ensuite se tournant vers Adèle & d'une voix basse & effrayée.*

Il est mort !

FAYEL *à Gabrielle.*

Rejettant le honteux artifice,
Je veux qu'à mes regards votre ame s'éclaircisse.
Un époux vous demande un aveu desiré,
Et pour notre repos trop long-tems différé.

GABRIELLE.

Et c'est là le sujet qui devant vous m'amene !
Que votre inimitié ne soit plus incertaine ;
Gardez-vous d'accuser un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé ;
Non, ce cœur n'eut jamais recours à l'art de feindre ;
Les ordres de mon pere ont pu seuls me contraindre
A ne point réveler ce qu'aujourd'hui ma voix
Fait entendre à ces murs pour la premiere fois.

Fayel reprend sa fureur par degrés

Oui, je suis malheureuse ; oui, je suis criminelle.
Plaignez, ou s'il le faut, condamnez Gabrielle,

Qui ne cherchera point à ſe juſtifier.
Avant qu'un nœud fatal fut venu me lier,
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon pere,
Un cœur, qui gémiſſant de ſon devoir auſtere,
A ſçu pourtant garder ſon honneur & ſa foi,
Se ſoumettre à l'hymen, & reſpecter ſa loi..
A Couci..

FAYEL.

Vous l'aimiez ?.

GABRIELLE.

Il avoit ma tendreſſe..

la bleſſure de Fayel ſe rouvre, & ſon ſang coule.

à Adèle en tombant effrayée dans ſes bras.

O ciel ! ſon ſang jaillit !

FAYEL *raccommode lui-même l'appareil, fait quelques pas & court à Raymond.*

Vole. Que l'on s'empreſſe..

RAYMOND.

Quoi ! vous pourriez, ſeigneur !..

FAYEL.

Hâte toi d'obéir,
Et quand il ſera tems, tu viendras m'avertir..

Raymond paraît héſiter.

Ou la mort.. *Raymond ſe retire.*

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *revient à Gabrielle.*

VOus l'aimiez !.

GABRIELLE *prosternée à ses pieds*

Prenez, prenez ma vie..

FAYEL.

Je devrois dans ton sang laver ta perfidie..
Jour affreux !. voilà donc tous tes crimes connus..
Tous mes maux, mes tourments.. & je ne doute plus !.
Non, tu ne mourras point, femme indigne de vivre !
A des coups plus cruels ma vengeance te livre.
Tremble ; tu ne sçais pas la peine qui t'attend !
La mort seroit un bien.. j'aspire à cet instant...

Il parcourt le théâtre, dans la plus grande agitation. à Adèle.

Sortez.

ADELE.

Souffrez, seigneur..

FAYEL *à Adèle en lui montrant Gabrielle.*

Je te sépare d'elle,
Pour jamais ; fuis mes yeux.

Adèle se retire à quelque pas, & hésite encore à sortir.

GABRIELLE *en lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle !

Eh ! c'eſt l'unique ſein qui recueille mes pleurs !

Elle s'avance ſur ſes genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajoûter encore à mes douleurs ?

Elle a vu commencer le deſtin qui m'accable ;

Ah ! quelle en puiſſe voir le terme déplorable !

Qui recevra mon ame & mon dernier ſoupir ?

Qui du triſte linceul daignera me couvrir ? ..

Ne me refuſez pas..

FAYEL.

à Adèle, qu'il pouſſe avec fureur par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je,

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain preſtige.

Adèle ſort en regardant pluſieurs fois ſa maitreſſe & en levant les yeux au ciel avec de profonds gémiſſements.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL *continue.*

CEs perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah! mon pere! mon pere!..

FAYEL.

Il n'entend point tes cris;
Tu ne le verras plus; du ſéjour que j'habite,
A Vergi déſormais l'entrée eſt interdite.

GABRIELLE.

Mon pere auſſi? cruel!. *elle leve les mains au ciel.*
Eſpoir des malheureux,
O mon Dieu! ſur mon ſort daigne abaiſſer les yeux!
Mon Dieu, tu n'entends point ma voix qui te reclame?

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorſque ton ame
S'ouvroit au ſentiment d'un amour criminel..

GABRIELLE *avec quelque fermeté.*

Ne deshonorez point l'épouſe de Fayel.

Privez-moi de la vie, & laiſſez moi ma gloire.
Dumoins de vos fureurs préſervez ma mémoire..
Sans flétrir ma vertu, prononcez mon arrêt...
avec vivacité.
Mais.. épargnez des jours qui..

On observera que Fayel, pendant toute cette scène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté sa situation.

SCÈNE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND *à Fayel & d'un ton pénétrant.*

SEIGNEUR.. tout eſt prêt.

FAYEL *troublé.*

Tout eſt prêt !. *(à part.)*
Céderaî-je aux tranſports de ma haine?.
Elle ne m'aime point !. un autre.. *à Raymond.*
Qu'on l'entraîne.

GABRIELLE *que Raymond cherche à ſoulever & qu'il emmene expirante.*

Où me conduiſez-vous ?

FAYEL.

Où ?. je remplis vos vœux..

à Raymond qui paraît interdit, & qui balance à emmener Gabrielle.

Raymond, obéiſſez ; faites ce que je veux.
ils ſortent.

SCENE VIII.

FAYEL *ſeul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

PEUT-être la pitié m'alloit-elle ſurprendre,
Quand pour Couci ſes pleurs ſe ſont trop fait entendre.
Voilà, voilà les jours dont le ſoin la touchoit,
Ce qui dans la douleur à mes pieds l'attachoit !
C'eſt-là l'unique objet, perfide, qui t'anime !
Et je pourrois encore épargner la victime !
A l'inſtant où les coups vont partir de ma main,
Mille affreux mouvements s'élevent dans mon ſein !.
Sur la coupable envain je déployerois ma rage !.
Ciel ! celui qui punit, ſouffre-t-il davantage ?
Ah ! Fayel !.les remords ſont les maux les plus grands !.
Eſt-ce à moi d'éprouver ces remords dévorants ?
Malheureux que je ſuis !. je ſens qu'ils me déchirent !
Il les faut étouffer ; dans ce ſein qu'ils expirent !
Ma vengeance s'irrite, & va ſe contenter.
C'eſt le plus doux plaiſir que l'on puiſſe goûter..
Sans doute après l'amour ?. cœur, hélas ! trop ſenſible ;
Que ramene toujours ta faibleſſe invincible,

Il ne t'eſt plus permis d'attendre ton bonheur
De ce fatal amour, qui doit t'être en horreur !
Tu ne peux plus aimer!.. remplis-toi donc de haine ;
Par les tourments d'autrui j'adoucirai ma peine..
Si le ſort aujourd'hui terminoit mon deſtin !.
Ce froid mortel viendroit m'avertir de ma fin !.
Donnons au noir courroux dont mon ame s'enivre ;
Donnons tous les moments qui me reſtent à vivre.
Étendons ſur ces murs la terreur & le deuil ;
Que les pleurs, que le ſang abbreuve mon cercueil ;
Mes cendres, au ſeul nom d'un rival que j'abhorre,
Pour la haine, grand Dieu ! s'animeront encore.
Vengeance, de mes jours entretiens le flambeau..
Sans pouvoir t'aſſouvir, deſcendrois-je au tombeau ?

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *allant au-devant de Raymond qui eſt dans le plus grand accablement.*

SUIS-JE vengé, Raymond ?

RAYMOND.

A peine je reſpire..
Où le reſſentiment a-t-il pu vous conduire ?
Oui.. vous êtes vengé ! jour d'éternelle horreur !.
Seigneur.. qu'avez-vous fait ?.

FAYEL.

Cette ſombre douleur,
Tu devois l'éprouver quand tu voyois ton maître,
Le jouet à la fois d'une ingrate & d'un traître..
Ma vengeance à ces coups pourroit ſe retenir !.
Tu vas voir ſi je ſçais & frapper, & punir.
Sans doute elle revient ?

RAYMOND.

La voici qu'on amene..

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE, *soutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE.

HÉLAS ! pourquoi me forcer à prolonger ma peine,
A soutenir des jours de douleur épuisés,
Quand de la vie enfin tous les nœuds sont brisés ;
Quand je vais expirer. . la haine ingénieuse,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse ?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux écuyers.*

Allez, retirez-vous.

Ils sortent.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *continue au milieu des larmes, & d'une voix éteinte; à Fayel.*

PAR quelle cruauté
Mon arrêt n'est-il pas encore exécuté ?
Vous devez m'immoler ; & j'attends mon supplice.

Fayel montre de l'agitation.

Fayel, que par vos mains votre épouse périsse.
Elle vous bénira de lui donner la mort ;
Hâtez-vous de finir un déplorable sort.

FAYEL.

Perfide ! ce Couci regnoit donc ſur ton ame ?

GABRIELLE.

Il fut le digne objet de ma premiere flamme.

FAYEL *avec fureur.*

Enfonce le poignard..

GABRIELLE.

Mais l'honneur..

FAYEL.

Ton honneur

Eut été de m'aimer.. un autre avoit ton cœur ?

GABRIELLE.

Ce penchant qu'avec moi le ciel avoit fait naître,
Jamais de mon devoir n'auroit été le maître ;
J'ai toujours à moi-même oppoſé la vertu ;
Pour ſoutenir vos droits j'ai toujours combattu.
Je vous l'ai déjà dit : incapable de feinte,
D'un pere reſpecté l'ordre ſeul m'a contrainte
A vous cacher un cœur de mille traits frappé ;
Sans lui, ce triſte aveu me ſeroit échappé :
Vous-même.. tant ma peine eſt déchirante, affreuſe..
Vous auriez eu pitié..

FAYEL.

Te plaindre, malheureuſe !

(*à part.*)

Te plaindre !. ma fureur vient encor s'enflammer !

avec rage.

Tu ne m'aimois donc point ?. tu n'aurois pu m'aimer?.
Redis-le-moi.. Fayel de cette ame traîtreſſe,
N'eut arraché jamais un ſoupir de tendreſſe?.

(*à part.*)

Du feu qui me dévore & c'eſt là le retour !

GABRIELLE *avec emportement.*

Ah ! barbare, eſt-ce ainſi qu'on inſpire l'amour !.

Elle ſe précipite à ſes pieds

Seigneur, pardonnez-moi.. pardonnez à mon trouble..
A chaque inſtant, ô ciel ! mon ſupplice redouble..
Entendez ma douleur.. je meurs à vos genoux..
Contre une infortunée armez votre courroux ;
J'ai ſeule mérité toute votre colere ;
Mais,mais.. daignez ſauver.. je ne puis plus me taire..

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne !. tu veux me parler de Couci ?.

GABRIELLE *toujours aux pieds de Fayel.*

vivement.

Seigneur.. c'eſt le hazard qui l'a conduit ici ;
Il ignoroit mon ſort.. qu'une chaîne éternelle..
Frappez, frappez.. je ſuis la ſeule criminelle ;
Sans nul eſpoir enfin, Couci quittoit ce lieu ;
Hélas ! nous nous diſions un éternel adieu..
Je ne le verrai plus.. non, jamais..

FAYEL *avec une fureur concentrée.*

Oui, j'eſpere
Que tu ne verras plus.. (*à part.*) je vais me ſatisfaire.
Tu parles de Couci . . c'eſt où je t'attendois.
A tout ce que tu vois tu le redemandois . .
Je ſuis bien aſſuré que ton cœur me déteſte..
Que nous ſommes unis du nœud le plus funeſte..
Eh bien..leve les yeux; *Il va lever le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement.*
Regarde; c'eſt ainſi
Qu'un époux outragé ſçait te rendre Couci.

Gabrielle ſe leve, & pouſſe un cri en voyant le corps de Couci; ce corps qui eſt dans les couliſſes, eſt couvert du manteau des croiſés.

GABRIELLE.

Couci! *elle va retomber dans le fauteuil,*
Dieu! qu'ai-je vu!

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as ſervi de guide;
C'eſt toi, c'eſt ton amour qui m'a pouſſé le bras;
C'eſt de ta main qu'un traitre a reçu le trépas;
Le voilà cet amant!. contemple ma victime.

GABRIELLE.

Couci! Couci n'eſt plus! ô déſeſpoir! ô crime!

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'eſt de t'adorer !

GABRIELLE *avec tout l'emportement poſſible.*

Cruel ! puiſque de ſang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur ſur mes jours ſuſpendue ?
Que j'obtienne une mort trop long-tems attendue !
Viens déchirer ce ſein, qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds ſacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les a tous rompus, le crime nous ſépare ;
Frappe un cœur déſolé qui, rebelle à ſa foi,
Ne peut plus reſſentir que de l'horreur pour toi.
Ne ſuis que les tranſports du courroux qui t'enflamme ;
Oſe à cette victime, oſe ajouter ta femme :
Elle ne connait plus ni raiſon, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir ;
Ni le ſoin de ſa gloire, & de ſa renommée ;
Toute entiere aux douleurs dont je ſuis conſumée,
Pleine d'un ſouvenir, qui ne mourra jamais,
Tu me verras livrée à d'éternels regrets ;
Tyran, tu m'entendras te repéter ſans ceſſe,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendreſſe,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems & ta haine ont animé ces feux,

Que

Que malgré le trépas, ma'gré toute ta rage,
Les traits approfondis d'une ſi chere image,
Se graveront toujours dans mes ſens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus !
Oui, chere ombre, reçois les vœux que je t'adreſſe,
A tes mânes ſanglants, je fais cette promeſſe,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave ſa fureur...
à Fayel.
Va; je ne te crains plus .. je meurs de ma douleur.

FAYEL *à Gabrielle d'un ton concentré.*

Pourſuis, pourſuis; ma haine eſt trop juſtifiée,
Et de tes pleurs encor n'eſt point raſſaſiée !
Non, ce n'eſt point la mort que je veux te donner :
Un autre à cette peine auroit pu ſe borner ;
Fayel porte plus loin l'excès de ſes vengeances.
En cet inſtant, tu viens de combler tes offenſes,
D'oſer.. je n'ai plus rien, perfide, à ménager...
Juge ſi ton époux aura ſçu ſe venger !
Gabrielle l'écoute, frappée d'effroi.
Un billet s'eſt trouvé dans ce ſein où ma rage
De tes ſerments trahis a dû punir l'outrage ;
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur
Vouloit qu'après ſa mort on te portât ſon cœur..

GABRIELLE.

Acheve.. acheve.. ô ciel.. quelle terreur ſoudaine !.

FAYEL.

Tu ſors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit aſſiſe à tes côtés..

GABRIELLE *ſe levant à moitié.*

Eh bien !..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a préſentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre..
Après une longue pauſe.
Ce cœur eſt dans le tien.

GABRIELLE *avec un cri.*

Son cœur ! *& elle va tomber ſur le corps de Couci.*

FAYEL *tirant ſon poignard & courant ſur Gabrielle.*

Meurs ſur ſa cendre.

SCENE XII. & *derniere.*

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, *écuyers, &c.*

VERGI *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle. Il vole à Fayel & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARrête .. qu'ai-je appris ? que d'horreurs ! *Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tache de la soulever.*

Leve-toi.

Adèle de son côté cherche aussi à faire revenir Gabrielle, Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle.. ma fille. Ouvre les yeux.. c'est moi..

à Adèle. *à Gabrielle, en pleurant.*

Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux pere ..
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumiere..
Adèle .. c'est envain que nous la secourons !

Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille ! .. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

à Fayel.

Elle n'eſt plus ! ah, barbare !

FAYEL *s'arrachant avec fureur ſon appareil.*

Mourons.

Fayel tombe dans les bras de Raymond.

Le rideau s'abbaiſſe.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE

DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maiſon déjà connue, puiſque l'on a conſervé un acte qui contient un accord paſſé entre Philippe Auguſte & cet Albert de Fayel pour des biens ſitués à Jonquieres; ſelon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maiſon de Mailli.

Portrait de Fayel.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laiſſé éclater des ſaillies de ce caractere impétueux, qui développé devint ſombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre ſon pere; il déteſtoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit

à ſes yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette diſpoſition ténébreuſe de l'ame produit les célébres criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce ſentiment tendre qui méne à la vertu & ſurtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées ! bien peu de choſe ſépare la vertu du crime !

Fayel dominé par ſon affreuſe miſantropie ne recherchoit que les lieux écartés ; il voit Gabrielle de Vergi : ſon cœur s'ouvre avec fureur à tous les tranſports de l'amour ; tous ſes emportements ſe concentrent dans un ſeul qui eſt la paſſion la plus enflammée ; la malheureuſe Gabrielle devient enfin ſon épouſe.

Elle étoit fille de Guy de Vergi, à qui l'on avoit

De Guy de Vergi. Cette maiſon tiroit ſon origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV. en 1609. Ce ſeigneur de Vergi fut ſurnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers ; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit : *honneur aux fils des Preux*. J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la ſuite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

donné le ſurnom de Preux; c'étoit un des premiers barons de Bourgogne; les papes, Eugene III, & Anaſtaſe IV, avoient imploré ſon aſſiſtance & ſa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les comtes de Nevers; ſes ancêtres s'étoient diſtingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies, & par leur mérite perſonnel; ils ſortoient de petits ſouverains connus alors ſous le nom de feudataires des ducs Français. Le ſeigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne au ſujet de ſon comté de Vergi; il eut recours à Philippe Auguſte qui embraſſa ſa défenſe; Vergi rentra dans ſes poſſeſſions aux conditions qu'il en feroit hommage à nos ſouverains.

Le Seigneur de Vergi, une des premieres maiſons de Bourgogne.

Il avoit amené ſa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France; Gabrielle recevoit des éloges même de ſon ſexe; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme ſupérieur encore à l'éclat de ſa beauté. A peine ſe fut-elle montrée chez la reine que tous les courtiſants ſe diſputerent l'honneur de lui offrir leur main; on ne ſçait trop comment Fayel obtint la préférence.

Portrait de Gabrielle de Vergi.

Raoul de Couci, pour les graces autant que pour

Portrait de Raoul de Couci.

Raoul de Couci. Couci tiroit ſon nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connaiſſance eſt un Dreux

la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français ; on eut dit que le ciel l'eût deſtiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naiſſance, en agréments, en vertus ! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-deſſus d'elle ; elle étoit alliée à preſque toutes les maiſons ſouveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, ſurnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur ſous pluſieurs de nos rois & ſurtout ſous Louis le jeune ; ſon fils étoit le favori déclaré de Philippe Auguſte ; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alſace, comte de Flandres, ſeigneur de Crépy. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils ſe virent, s'aimerent, & gémirent tous deux en ſecret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre ; on prétend que Fayel ne tarda pas à ſurprendre cette inclination mutuelle dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer : mais la jalouſie a d'autres yeux que la raiſon & la vérité.

---

de Couci, ſeigneur de Boves vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés ainſi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eut un ſeigneur de Couci qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de Couci, en latin *Rodolphus* ; c'eſt donc une faute de dire : ſeigneur de Raoul, &c. comme on dit, ſeigneur de Couci, &c.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux ſitués près de la riviere d'Oyſe, l'un vers Compiegne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas éloigné de la riviere d'Oyſe. Ce jeune ſeigneur joignoit aux charmes de la figure un eſprit délicat & fait pour plaire, ſurtout à un ſexe qui préfere la fleur des arts d'agrément aux épines de la ſcience & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ſes chanſons comme l'égal d'Abélard. Il n'y a point de

Couci, l'égal d'Abélard pour ſes chanſons.

L'égal d'Abélard. On a des vers de Raoul de Couci que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abélard, qui étoit mort en 1138; il compoſa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où ſe trouvent ces vers (c'eſt l'Amour qui parle à Junon.)

» Jupiter qui le monde reigle,
» Cummande & établit à reigle,
» Que chacun penſe d'être à ayſe;
» Et fiſt ſcet choſe qui lui plaiſe
. . . . .
» Et affin que tous s'enfuyviſſent,
» Et qu'à ſes œuvres ſe preniſſent,
» Exemple de vivre faiſoit
» A ſon corps ce qui lui plaiſoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci partant pour la Terre Sainte.

» Se mes corps va ſervir notre Seigneur,
» Mes cuers remaint du tout en ſa baillie,
» Pot li m'envois ſoupirant en Surie.

doute que cet amant poëte eut l'indiſcrétion de faire ſa maitreſſe l'héroine de ſes vers, & qu'ils parvinrent juſqu'à Fayel qui dans les amuſements les plus déſintéreſſés ſoupçonnoit des liaiſons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejetté les douceurs d'un commerce ſéduiſant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de ſécurité que le devoir paraiſſoit n'avoir rien à lui reprocher; elle n'avoit pu dumoins ſe diſſimuler qu'il n'eſt point de légeres démarches pour une femme qui n'eſt plus maitreſſe de ſon cœur, & qui eſt liée par un engagement ſacré dont la fin n'eſt ſouvent que le terme de la vie. L'épouſe de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une eſpéce de tombeau, loin de toute ſociété, expoſée aux fureurs outrageantes d'un mari qui aimoit comme les autres hommes haiſſent. Couci vint à ſçavoir tous les mauvais traitements qu'elle eſſuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cauſe, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle ſubiſſoit une auſſi rigoureuſe captivité; il aimoit, & il connaiſſoit toute la délicateſſe, tous les ſacrifices dont eſt ſuſceptible le véritable amour; il réſolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter

une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere ; il saisit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur.

Nouvelle croisade.

On connait le grand ressort de ces tems, qui produisit tant d'effets singuliers, & en même-tems si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siecle, ne s'étoit point rallentie ; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre, n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui ayent commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait, & pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan ; cette perte avoit entraîné celle de la plûpart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées ; il ne leur étoit resté que trois villes, Antioche, Tripoli, & Tyr ; le pape, Urbain III, à cette nouvelle avoit succombé au chagrin : Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur ; Philippe Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la chrétienté ; il fit donc proclamer une nouvelle croisade ; le successeur de Henri entra avec chaleur dans les

vues du monarque Français; ces deux princes ſuſpendirent leurs démêlés particuliers, & ſe réunirent pour aller combattre les infideles; Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port conſidérable, également néceſſaire & aux chrétiens pour conſerver les places qui leur appartennoient encore, & à leurs ennemis pour aſſurer la communication de l'Egypte avec la Syrie; il y avoit près de deux années que Luſignan en faiſoit le blocus, & qu'il ſe conſumoit en efforts, juſqu'alors peu favoriſés de la fortune; ce fut par la priſe de ce port que les deux rois réſolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci part pour la Terre Sainte après avoir écrit à Gabrielle.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ſes larmes, & où il lui rappelloit tous les détails de ſa paſſion également innocente & malheureuſe; il s'arracha enſuite de ſon château, & courut accompagner ſon maître à ſa nouvelle expédition.

Le ſiége d'Acre fut pouſſé avec vigueur. La vie étoit devenue inſupportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec tranſport, & la voyoit dans les bras d'un autre; l'eſpérance même qui eſt la derniere reſſource des infortunés ne pouvoit lui en

imposer ; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit ; il fit des prodiges de bravoure ; enfin au moment que la place alloit se rendre, Couci reçut une blessure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier, & toute la résignation du chrétien ; il eut le tems de mettre ordre à ses affaires, & de pourvoir même à sa sépulture. Quand il eut satisfait à ces devoirs, il ne s'occupa plus que de son amour & de celle qui en étoit l'objet ; il chargea son écuyer, que quelques historiens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la dame de Fayel ; cet écrit renfermoit les sentiments de l'amour le plus vertueux : Couci y disoit à sa maitresse qu'il mouroit content, puisqu'il ne pouvoit vivre pour elle ; il prenoit le ciel à témoin que sa tendresse avoit toujours été aussi pure que vive ; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils sentiments n'offensoient ni la vertu ni la religion ; il finissoit cet écrit par supplier Gabrielle de vou-

Couci est blessé à mort au siége d'Acre.

Nouvelle lettre qu'il écrit à sa maitresse.

A sa sépulture. Il ordonna qu'on transportât son corps à l'Abbaye de Foigny.

loir bien conſerver le don que ſon écuyer lui remettroit de ſa part, & d'accepter l'hommage de ſes derniers ſoupirs.

Couci renvoye à Gabrielle un cordon de cheveux & de perles dont elle lui avoit fait préſent, & il ordonne à ſon écuyer de lui porter ſon cœur.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, préſent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en reſta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur ſort : il fit promettre à ſon écuyer qu'auſſitôt qu'il auroit rendu l'ame, ſon cœur ſeroit embeaumé, & renfermé dans une boëte d'or & porté à ſa maitreſſe ; l'écuyer jura de remplir ſes volontés ; ſon maître qui comptoit ſur ſa parole, ſe tourna entierement vers Dieu, & mourut dans les ſentiments de la plus haute piété.

On voit dans cette mort un caractere parfait de nos anciens chevaliers qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, ſe fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci ; il ſe mit en chemin chargé du précieux dépôt ; arrivé près du

château

château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connaissoit, & sa défiance crut bien-tôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidèle serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussi-tôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la dame de Fayel qui contre sa coutume mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportements continuels de son mari l'avoient pénétrée d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table

L'écuyer rencontré & tué par Fayel qui se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, & du cœur.

Le barbare Fayel fait servir ce cœur haché avec d'autres viandes à Gabrielle.

que ſon bourreau lui demande, avec un air de cruauté ſatisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit ſervi : cette malheureuſe femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaiſir ; je n'en ſuis pas étonné, s'écrie le barbare, tu as mangé le cœur de Couci ; il eſt dans le tien : ces mots ſont une énigme pour Gabrielle : il lui préſente la lettre, le cordon de cheveux, &c. toute l'atrocité de la vengeance de Fayel eſt dévoilée alors aux yeux de cette infortunée. Je me ſervirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de ſa réponſe dont la naiveté eſt pleine de ſentiment. » *Il* » *eſt vrai, monſieur, que j'ai beaucoup aimé ce Couci qui* » *méritoit de l'être, puiſqu'il n'y en eut jamais de plus* » *généreux, & puiſque j'ai mangé d'une viande ſi noble* » *& que mon eſtomach eſt le tombeau d'une choſe ſi pré-* » *cieuſe, je me garderai bien d'en mêler d'autre avec* » *celle-là.*

Fayel apprend à ſa femme qu'elle a mangé le cœur de ſon amant. Réponſe de cette infortunée.

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus ; elle courut s'enfermer dans ſon appartement, refuſa obſtinément toute eſpèce de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue ſur la terre, & morte dans les ſanglots & dans les larmes.

Mort de Gabrielle.

La Croix du Maine, le préſident Fauchet, Madlle. de Luſſan, ont conſacré dans leurs ouvrages, cette hiſtoire à la fois ſi touchante & ſi horrible; Mlle. de Luſſan ſur-tout lui a prêté les graces attendriſſantes du roman; ſi elle eût eu quelque idée du *genre ſombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jettant tout l'intérêt qui réſulte du pathétique & du terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute; Ducheſne dans ſon hiſtoire de la maiſon de Couci n'en fait aucune mention; ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'elle eſt très-vraiſemblable, graces aux excès monſtrueux de barbarie, où ſe laiſſoit emporter une foule

Ecrivains qui citent cette anecdote que d'autres rejettent.

La Croix du Maine. Je ne connaiſſois pas ces écrivains, quand je conçus le deſſein de faire une tragédie du ſujet de FAYEL; j'étois fort jeune; la Romance ſi attendriſſante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains; c'eſt donc à ce petit ouvrage que je ſuis redevable de l'impreſſion qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me juſtifierai pas ſur les altérations de la vérité, ſur les anacroniſmes; je l'ai déja dit, ce n'eſt pas une hiſtoire que j'ai eu le projet de compoſer, c'eſt une tragédie: heureux ſi l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire!

de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France ; il y en a eu qui pour des haines particulieres, ont brulé des châteaux, ont fait des priſonniers & les ont égorgés eux-mêmes de ſang-froid ; d'autres s'emparoient à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parents leur avoient refuſée en mariage ; Les malheureux ſerfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'aviſoit de regretter ! Qu'on juge par ces horreurs ſi un corps de monarchie n'eſt pas préférable à toutes ces autorités diviſées, & ſubdiviſées. Connaiſſons bien notre bonheur & n'allons pas demander au ciel une autre légiſlation.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit intitulé : *Fayel*, *Tragédie*, par M. d'Arnaud, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce dix Décembre mil ſept cent ſoixante-neuf.

COQUELEY DECHAUSSEPIERRE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur D'ARNAUD, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public *ſes ŒUVRES en vers & en proſe*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la

permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq; à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des préſentes: DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi treiziéme

jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 929. fol. 81. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes Art. 41. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Article 108. du même Réglement. A Paris, ce 19 Décembre 1769.

KNAPEN, Adjoint.

CATALOGUE.

CATALOGUE

Des Ouvrages de M. D'ARNAUD, in-octavo, *grand papier, enrichis d'Eſtampes des meilleurs Artiſtes, qui ſe vendent à Paris, chez* LE JAY, *Libraire, rue S. Jacques, au-deſſus de celle des Mathurins, &c.*

POÉSIE.

THÉATRE.

LE COMTE DE COMMINGE, Drame, en Vers & en trois Actes, précédé de trois DISCOURS ſur l'Art Dramatique & du PRÉCIS de l'HISTOIRE de la TRAPPE, & ſuivi des MÉMOIRES du COMTE DE COMMINGE, quatrieme Edition.

EUPHÉMIE, Drame en Vers & en trois Actes, précédé d'une PRÉFACE, & ſuivi des MÉMOIRE D'EUPHÉMIE & d'une LETTRE relative à la PIECE & à l'Art Théatral, ſeconde Edition.

FAYEL Tragédie en Vers & en cinq Actes, précédée d'une PRÉFACE qui renferme un PRÉCIS DE L'ANCIENNE CHEVALERIE & ſuivie d'un EXTRAIT DE L'HISTOIRE DU CHATELAIN DE FAYEL.

PROSE.

LES EPREUVES DU SENTIMENT.

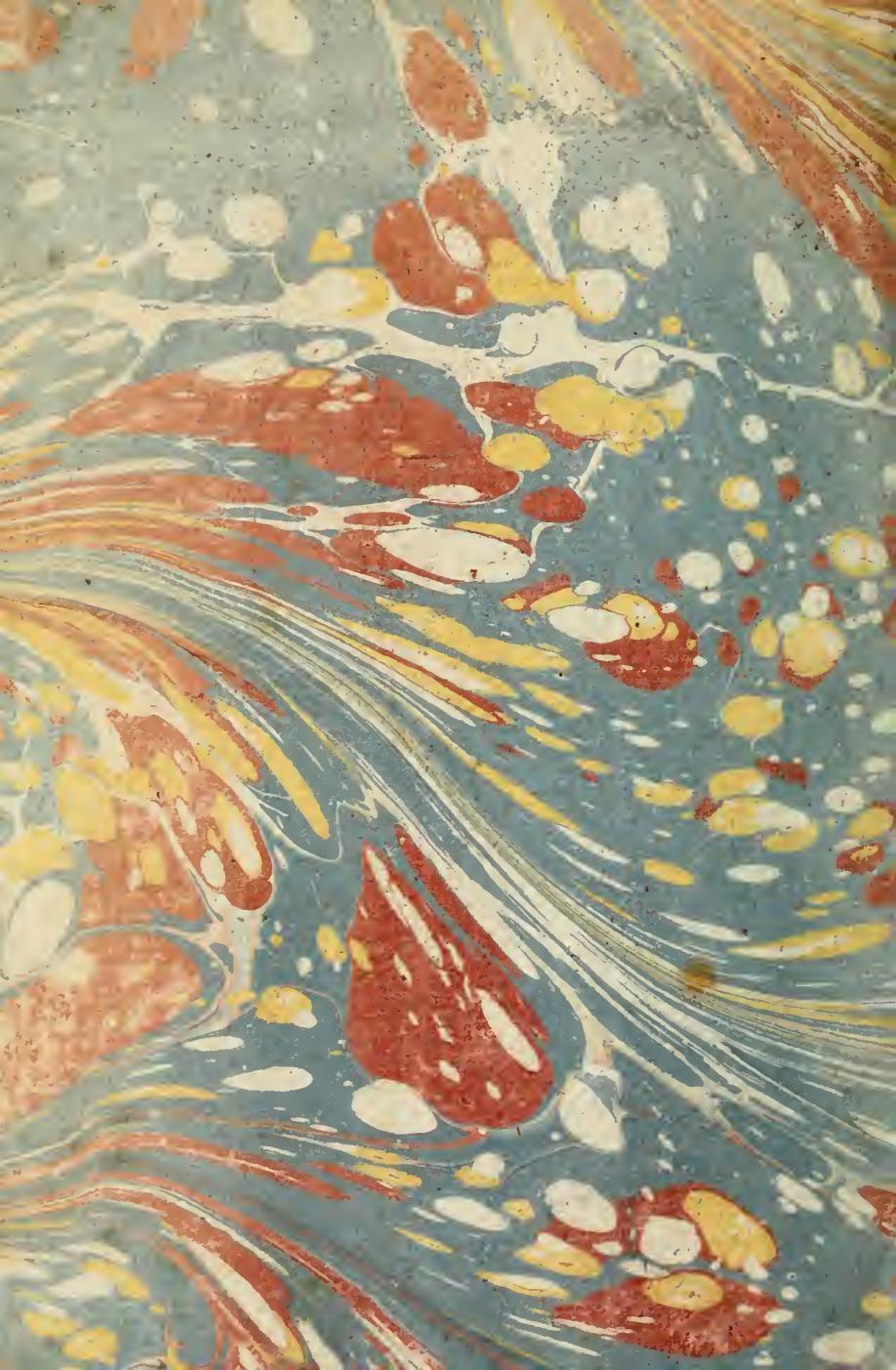
TOME PREMIER qui contient les HISTOIRES ſuivantes.

FANNY, Hiſtoire Anglaiſe.
LUCIE & MÉLANIE, Anecdote Hiſtorique.
CLARY, Hiſtoire Anglaiſe.
JULIE, Anecdote Hiſtorique.
NANCY, Hiſtoire Anglaiſe.
BATILDE, Anecdote Hiſtorique.

TOME SECOND qui contiendra les HISTOIRES ſuivantes.

ANNE BELL, Hiſtoire Anglaiſe.
SÉLICOURT, Anecdote Hiſtorique.
SIDNÉY, Hiſtoire Anglaiſe.

Ces deux derniers ouvrages [SÉLICOURT & SIDNÉY,] ſont ſous preſſe, & paraîtront à Paques prochain, les trois autres HISTOIRES qui doivent compléter ce SECOND VOLUME ſeront publiées ſucceſſivement dans le cours de cette préſente année, ainſi que d'autres PIÉCES de THÉATRE.



PQ 1954 A7A65
Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d'
Fayel

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 21 04 08 001 2